

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT TRENTE DEUXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1920



MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue LaGauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

res. A c
parents
enfants c
ger.

Pour l
en a enc
que ce n
filles reg
Diêm au

ŒUVRE
ter le no
ment des
orphelina
toutes ses
qui exista
des baptê
ment le m
l'abnégati
de Saint-J
Croix.

res. A ce moment, il nous sera plus facile d'expliquer aux parents le devoir très grave qu'ils ont de n'envoyer leurs enfants que dans des écoles où leur foi ne court aucun danger.

Pour les écoles de filles nous sommes moins avancés, il n'y en a encore que trois, mais avec la grâce de Dieu j'espère que ce nombre augmentera rapidement quand les jeunes filles reçues au noviciat des Amantes de la Croix de Phât Diêm auront reçu une formation suffisante.

ŒUVRES DE CHARITÉ. — Si nous n'avons pas pu augmenter le nombre de nos établissements destinés au soulagement des pauvres, si nombreux dans ce pays (hôpitaux, orphelinats, refuges, etc.), du moins, malgré la guerre et toutes ses conséquences, nous avons pu maintenir tous ceux qui existaient en 1914, et le nombre des malades secourus, des baptêmes conférés à l'article de la mort, a été sensiblement le même que les années précédentes, grâce au zèle et à l'abnégation de nos si dévouées collaboratrices, les Soeurs de Saint-Paul et les religieuses indigènes Amantes de la Croix.

OCÉANIE

UN BAPTÊME À TIÉ-OUÉ

NOUVELLE-CALÉDONIE

Lettre du R. P. M. de THURET, mariste,
missionnaire à Bourail

KONÉ possède un prêtre à poste fixe depuis 1891. Jusqu'alors, le service n'avait été assuré que d'une façon assez précaire par l'un ou l'autre des missionnaires dont la résidence était la moins éloignée.

Un important progrès fut réalisé en 1900 par l'ouverture d'une école chrétienne. Cet établissement, tenu par les Soeurs de Saint-Joseph de Cluny, fonctionne à la satisfaction de tous. Il a beaucoup contribué au renouveau religieux que l'on est heureux de constater parmi la population de ce centre exclusivement européen.

Par suite de circonstances assez défavorables: nécessité d'organiser d'abord des oeuvres en faveur des Blancs, étendue de la circonscription à desservir, main-mise de l'hérésie sur plusieurs tribus, l'évangélisation des indigènes subit forcément quelques retards. Ce n'est guère que vers 1905

qu'une ter
dans ce mi

En 1909
d'adultes
Koné. De
Autochton
cet humble

Un jour,
tres plus a
tiens. Le l
centre de
avec les in

on décide
prière en
sionnaire,
son zèle.

sent les lo
de ce chef
tances moi
vement la
rables de l

En mêm
de Néham
favorablen
compte act
cours des
souffert de
plantations
bles et tou

qu'une tentative de pénétration chrétienne fut pratiquée dans ce milieu jusque-là assez réfractaire.

En 1909, le saint baptême était conféré à une trentaine d'adultes du petit village de Koniambo, peu distant de Koné. Dès lors, la religion avait jeté ses racines chez les Autochtones et, semblable au grain de sénévé de l'Évangile, cet humble germe ne devait pas tarder à se développer.

Un jour, on apprend que les gens de Témala, à 40 kilomètres plus au nord, manifestent l'intention de devenir chrétiens. Le R. P. Chaboissier, profitant d'un séjour à Voh, centre de colonisation peu distant de Témala, s'abouche avec les indigènes. Leurs bonnes dispositions s'affirmant, on décide l'érection d'une paillotte pour servir de case de prière en attendant mieux. Mais les forces du cher missionnaire, l'un des vétérans de l'apostolat, n'égalent pas son zèle. Bientôt les infirmités viennent qui lui interdisent les longs voyages. L'évangélisation de Témala subit de ce chef un temps d'arrêt. Souhaitons que des circonstances moins défavorables permettent de pousser plus activement la formation religieuse de 84 catéchumènes, admirables de bonne volonté.

En même temps que Témala appelait le prêtre, la tribu de Néhami, dans la région de la Haute-Koné, accueillait favorablement les ouvertures du P. Halbert. Ce village compte actuellement 40 baptisés et 14 catéchumènes. Au cours des années 1917 et 1918, les néophytes ont beaucoup souffert des suites de la révolte canaque: cases incendiées, plantations dévastées, habitants dispersés... tous les troubles et toutes les ruines que la guerre sème sur son chemin.

Maintenant, le calme est revenu. Espérons que l'ancien groupement pourra se reconstituer et l'oeuvre de Dieu recevoir son achèvement.

* * *

En attendant que ce souhait se réalise, le même missionnaire a entrepris et mené à bien la conversion d'une autre tribu. Tié-Oué, son village, n'est qu'à 3 heures de marche de Koné. Dès longtemps, les païens de ce centre avaient attiré l'attention et provoqué la sollicitude du prêtre. C'est ainsi qu'au cours des années 1905 et suivantes, diverses avances furent faites à ces indigènes. Déjà quelques sympathies se déclaraient quand l'opposition du vieux Tein, chef très influent, paralysa ces premières velléités de conversion. Sans doute, ce dernier ne se montrait pas malveillant pour le missionnaire, mais, très attaché aux anciens usages, il repoussait par principe toute nouveauté.

La grâce, ainsi tenue en échec pendant dix ans et plus, devait avoir à la fin une éclatante revanche. Le 29 mars 1916, date mémorable, un jeune homme de Tié-Oué, qui prit plus tard le nom de Marcel, s'enhardissait jusqu'à demander la médaille. Un peu plus tard, deux autres suivaient son exemple. Puis, une année durant, les choses restèrent en l'état. C'était bien le *pusillus grex* de l'Evangile. Cependant, l'idée faisait son chemin: en 1917, aux trois catéchumènes viennent s'adjoindre dix nouvelles recrues. Dès lors, l'ébranlement était donné. Le reste de la tribu se décida à faire le pas décisif dans les premiers jours de 1918.

Le signe tangible qui atteste la prise de possession d'un village par la religion; c'est l'érection d'une chapelle. Les indigènes de Tié-Oué le comprirent. Dès avril 1918, le projet est arrêté et, sans perdre une minute, on se met à l'oeuvre avec ardeur. La forêt prochaine fournit les bois nécessaires. En même temps, nos gens s'improvisaient, charpentiers et scieurs de long sous le contrôle de l'indigène Anselme d'Azareu.

D'ailleurs, le missionnaire est là qui paye de sa personne et anime tout le monde par son exemple. Résidant à Tié-Oué trois ou quatre jours par semaine durant des mois, mêlé à la vie des indigènes dont il partage le frugal ordinaire, le R. P. Halbert dresse, rabote, assemble les planches que les ouvriers ont débitées. Sous sa main, que la nécessité a faite industrieuse, ces planches deviennent portes, sabords, bancs, tables, autel même, en un mot tous les accessoires destinés à la maison de Dieu. Toutefois, pour la confection du Tabernacle, c'est un colon du voisinage, menuisier habile, qui s'en charge. Son nom mérite de n'être pas mis en oubli: M. Adolphe Reuillard s'est acquis, au cours de ces travaux, des titres impérissables à la gratitude de tous.

Maintenant que les matériaux sont à pied d'oeuvre, le missionnaire doit se faire architecte: les bois sont plantés, la charpente dressée, les murs en clayonnage s'élèvent jusqu'à 3 m. 80. Bientôt, on voit apparaître un rectangle de 12 mètres de long sur 5 de large et vérandah circulaire. Aussitôt achevée, la nouvelle chapelle est placée sous le vocable de saint Louis de Gonzague.

Mais tout ce souci matériel n'est que le moindre parmi les labeurs du missionnaire. Au travail des mains succède pour lui la culture des âmes; avec l'aide du catéchiste, il distribue l'instruction religieuse : une heure le matin, autant le soir sont consacrées à l'étude de la religion, sans préjudice de longues veillées pendant lesquelles on répète la leçon entendue et on exerce les cantiques.

• • •

Grâce à la bonne volonté de tous, préparatifs matériels et formation religieuse marchent de pair et rondement. Il ne reste plus qu'à fixer la date du baptême. Celui-ci aura lieu en la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, 2 juillet 1919.

Afin de rehausser l'éclat de la cérémonie, Mgr Chanrion, vicaire apostolique, avait tenu à la présider lui-même. Embarquée le 27 juin sur le vapeur *Saint-Pierre*, qui fait le service de la côte, Sa Grandeur arrivait le lendemain soir au village de Koné. Naturellement, les missionnaires voisins étaient accourus. Il ne faudrait pas que ce mot "voisins" fit illusion; le confrère le plus rapproché avait dû fournir une randonnée de 70 kilomètres à cheval; mais tout est relatif, n'est-il pas vrai? Groupés autour de leur évêque, à qui ils faisaient une couronne d'honneur, ils devaient s'employer fort utilement au cours de cette importante solennité.

Le grand jour a lui. A l'appel de la conque marine aux sons puissants, qui remplace la cloche liturgique encore absente, les catéchumènes se rassemblent; ils sont tous uni-

fo
si
né
sé
qu
in

de
F
ra
l'é
au

tê
l'é
ou
au
ch
rai
et
pr

au
de
cat
de
cle

formément vêtus de blanc. Aussi bien est-ce la couleur qui sied. Qui donc ignore que, dans la primitive-Eglise, les néophytes devaient la porter pendant huit jours ? Baptisés à Pâques, ils ne déposaient leurs vêtements immaculés que le dimanche de Quasimodo, qu'on appelle le dimanche *in albis*, c'est-à-dire le dimanche des vêtements blancs.

La chapelle a reçu une décoration rustique, mais pleine de goût : guirlandes, arbrisseaux, fleurs aux teintes les plus variées garnissent les encoignures, festonnent les murailles et grimpent en gracieuses volutes jusqu'au faite de l'édifice. A quelque distance, le pavillon français claque au vent.

* * *

C'est parmi ce décor de fête que les candidats au baptême prennent place sous l'abri de verdure dressé devant l'église et dont les entrelacs, faits de feuilles de cocotier ou de bananier, les protégeront contre les ardeurs du soleil au cours des cérémonies préliminaires. Celles-ci, comme chacun sait, se déploient en dehors de l'édifice sacré. A raison du nombre des catéchumènes — 71 candidats de l'un et de l'autre sexe — elles dureront longtemps; aussi la précaution n'est-elle pas superflue.

Tandis que les cérémonies du baptême suivent leur cours au milieu d'un groupe imposant de spectateurs accourus des tribus d'alentour (païens et protestants aussi bien que catholiques), la communauté des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny arrive pour être témoin de cet imposant spectacle. On remarque aussi la présence de quelques Fran-

péens venus avec leur famille et dont l'attitude ne cessera pas d'être, jusqu'au bout, correcte et respectueuse.

Mais, loin de se laisser distraire, nos futurs chrétiens suivent avec une religieuse attention, les rites saints dont la portée et le symbolisme leur ont été expliqués en détail au cours de la retraite. Une telle ferveur paraîtra méritoire si l'on veut bien prendre garde que la cérémonie commencée à 7 heures 30 prenait fin vers 11 heures, pour être immédiatement suivie de la messe. A cette messe, tous ces bons néophytes communiaient en conformité avec les prescriptions du rituel.

Enfin, un peu avant midi, tout était terminé. Au cours de ces quatre heures, assurément laborieuses, en dépit du jeûne, personne ne faiblit. Bien plus, inlassablement, pendant le Saint-Sacrifice, on entendit exécuter soit des motets en latin, soit des cantiques en langue indigène, avec une vigueur et un entrain qui ne décelaient aucune fatigue. Quant à notre cher évêque, il supporta le poids de cette écrasante cérémonie avec une aisance allègre qu'admira et même envia plus d'un parmi les confrères présents.

Le vieux chef Tein, l'opposant de jadis, qu'était-il donc advenu de lui? Rassurez-vous; il était pareillement chrétien à cette heure. Toutefois, par mesure de ménagement et pour lui épargner une épreuve au-dessus de ses forces, le sacrement de la régénération lui avait été conféré la veille, *ritu infantium*, en compagnie d'un nouveau-né. C'est ainsi que se touchent les extrémités de la vie humaine.

• • •

de
et
un
j'a
ne
I
l'aj
4 a
rec
Sai
à j
bén
si b
A
pre
Est
rabi
S
per
reus
natu
dur
tes
qui
la v
les i
vrai
enco
trac

Voici maintenant l'heure des agapes. Sous la présidence de Monseigneur, colons et missionnaires se mettent à table et chacun fait honneur au plantureux festin organisé par un maître-coq indigène. Personne ne me contredira si j'avoue que la science culinaire de ce " Vatel " improvisé ne recueillit que d'élogieux suffrages.

La cérémonie du matin devait avoir son épilogue dans l'après-midi. Les 71 néophytes auxquels s'étaient adjoints 4 autres candidats, se réunissent de nouveau à l'église pour recevoir le sacrement qui, en leur conférant les dons du Saint-Esprit, les fait parfaits chrétiens et les immatricule à jamais sur les rôles de la milice chrétienne. Enfin, la bénédiction du Très Saint-Sacrement clôture une journée si bien remplie.

Avant de prendre congé, les colons ne cachèrent pas l'impression qu'ils emportaient de tout ce qu'ils avaient vu. Est-il besoin de souligner que celle-ci fut nettement favorable ?

Sans être profond psychologue ni physionomiste bien perspicace, tout le monde est à même de constater l'heureuse influence qu'exerce la religion sur les habitudes des naturels et même sur leur visage, dont elle adoucit la dureté native. Quand l'esprit n'est pas égaré par d'injustes préventions ni la langue retenue par des considérations qui enchaînent la vérité, il est impossible de méconnaître la vertu du catholicisme pour réprimer les vices auxquels les indigènes sont le plus enclins et développer chez eux la vraie civilisation. Pourquoi faut-il que l'on rencontre encore tant d'aveugles volontaires et tant d'injustes destructeurs des missionnaires et de leur oeuvre ?

* * *

Mais, pour nos gens, il n'est pas de fête digne de ce nom qui ne se clôture par des palabres et des cailloux. Quel est donc ce rassemblement qui se forme devant la case de Monseigneur ? C'est une troupe de chanteurs qui viennent donner une aubade à leurs hôtes. Sur une modulation grave et douce, ils exécutent dans leur langue une cantilène composée par l'un d'eux, paroles et musique. Comme l'aède antique ou le trouvère du moyen âge, notre poète musicien célèbre les mérites variés des personnages présents et les remercie d'avoir accepté l'invitation qui leur fut faite. A ces éloges délicats s'unissent des promesses d'éternelle fidélité à Jésus-Christ et à ses enseignements.

Dirigeons-nous maintenant vers les copieux tas d'ignames, de poisson salé et autres produits du pays. Un orateur, fort disert s'il faut en juger par la volubilité de son débit, l'abondance et l'énergie de ses gestes, prend la parole. Il lui est répondu par de joyeux cris d'assentiment. Les victuailles sont alors distribuées et chacun se retire emportant sa part.

Le lendemain, à l'aube, dernière réunion à l'église pour la messe. Munis des paternels encouragements de Monseigneur, les nouveaux chrétiens reçoivent encore de sa main, le Pain de vie. Mais l'heure presse ; il faut se séparer. Après d'émouvants adieux, nous quittons ce bon peuple, louant le Seigneur pour les merveilles que sa grâce vient d'accomplir.

L
P
I
off
Plu
tin
dar
lan
des
trou
I
si e
inté
et e

ASIE

LA COOPÉRATION DES MISSIONNAIRES

DANS

**L'œuvre du ravitaillement français
A BEYROUTH ET DANS LE LIBAN**

**Par le R. P. JÉRÔME, supérieur des missionnaires
capucins en Syrie**

A l'arrivée des troupes alliées, il y a plus d'un an, la Syrie, plus particulièrement Beyrouth et le Liban, offraient l'aspect d'un vaste champ de mort et de désolation. Plus du tiers de la population avait succombé, et l'on continuait d'y mourir de la faim et du typhus. Cadavres attendant le passage du tombereau funèbre ou squelettes ambulants, la vision ne variait pas. Les enfants surtout, comme des bandes de chiens errants, à l'affût d'une aubaine, se trouvât-elle dans un tas d'ordures, faisaient peine à voir.

La France sut faire le geste attendu. Sans se demander si elle serait mandatée pour cette région, s'il y allait de son intérêt, d'instinct elle ouvrit généreusement les deux mains et en laissa tomber ses largesses accoutumées.

D'une main, en effet, cette France, la France officielle représentée par son Haut-Commissaire, alors M. Georges Picot, apporta à la Syrie la magnifique obole d'un ravitaillement sauveur. Elle y mit une bonne grâce qui en doubla le prix, par l'heureuse inspiration qu'elle eut de faire appel à ses missionnaires et à ses religieuses pour assurer ce service.

De l'autre-main, la même France, celle de la charité catholique privée, fit semblable geste de générosité. Les *Missions catholiques* en témoignèrent magnifiquement alors. La rubrique " pour les affamés de Syrie " y fut pendant quelques mois un cliché courant et productif.

• • •

A Beyrouth, pour le ravitaillement de la population réduite à une centaine de milliers d'habitants, l'administration militaire française prit la haute direction en main. On remettait à chaque chef de groupement religieux, curé, rabbin, pasteur ou iman, des bons gratuits de pain et de denrées, dont il était chargé lui-même de faire la répartition. Il y eut des plaintes, on s'en doute, il y eut aussi des éloges, et j'ai plaisir à redire que tout le monde loua hautement la sagesse et l'équité du curé de la paroisse latine de Beyrouth, le Père Jacques de Ghazir, qui fit le lourd intérimat de la direction de la mission et de la paroisse de Beyrouth, pendant la guerre.

A côté du ravitaillement gratuit, il y eut aussi le ravitaillement semi-payant pour ceux qui avaient quelques ressour-

ces. Ce double ravitaillement, intelligemment compris, fonctionna pendant cinq mois environ et fut le salut de la population de Beyrouth.

* * *

Au Liban, deux missionnaires mobilisés, M. Sarlout, lazariste, supérieur du collège d'Antoura et le Père de Martimprey, jésuite, chancelier de la Faculté de médecine, furent chargés de la direction du ravitaillement. Ils installèrent d'abord des dépôts sur le littoral, où sur présentation de carnets de famille, on faisait les distributions. Puis, comme beaucoup de gens de l'intérieur étaient dans l'impossibilité de se rendre à ces dépôts, ils en établirent quelques autres dans des centres de la montagne. Cette organisation fonctionna jusqu'en juillet et fut une première résurrection du Liban.

De son côté, le Père Rémy, mobilisé et attaché au Haut-Commissariat, institua des " soupes populaires ". Il choisit une douzaine de centres dans le Liban, surtout ceux où il savait pouvoir être secondé par des établissements religieux. Dans chacun de ces postes, on distribuait chaque jour un pain et un plat chaud ou de riz, ou de lentilles, ou de haricots. On y venait de tous les villages à la ronde. L'initiative était heureuse, car souvent les pauvres gens reculaient devant la fatigue d'aller chercher parfois bien loin et de transporter chez eux leur part de ravitaillement, ou encore devant l'effort à faire pour préparer leurs aliments. On est tellement habitué en Orient à manger des légumes crus ou des fruits tout verts, que pour un rien on

se passe de cuisine préparée. Ce ravitaillement par soupes populaires qui compta jusqu'à 18,000 clients, fut suspendu en septembre. Il fut repris en janvier 1920.

* * *

Une autre grande oeuvre dont le Père Rémy eut encore la charge fut celle des enfants recueillis par centaines dans les rues de Beyrouth et venus par milliers du Liban et de toute la Syrie. Parallèlement à ces orphelinats d'enfants, il dut songer aussi à des asiles pour les jeunes filles et les jeunes femmes, à des refuges pour d'autres; on mourait de faim au temps des Turcs, et le pain fut payé "cher" par nombre d'"affamées"! Les agglomérations des troupes anglaises et françaises ne firent qu'accroître le danger. Il fallait faire oeuvre de protection pour ces exposés et les ouvriers vinrent s'ajouter aux orphelinats.

Cette organisation des orphelinats, asiles et ouvriers, au compte et au nom de l'Assistance française, reste la charge écrasante du Père Rémy depuis un an.

Le ravitaillement assurait le pain, il fallait aussi des vêtements, du linge de corps surtout, beaucoup de ces pauvres petits étaient rongés par la vermine. Impossible de rien trouver à Beyrouth. Avec l'assentiment et quelques avances du Haut-Commissariat, le Père Rémy part en Egypte. Il y parle, il y quête, il en revient avec des tonnes d'étoffe. C'est décembre 1918. La répartition, les transports, les installations, le personnel lui-même, tout est à créer, à organiser. Il lui faut aussi se défendre contre

les manoeuvres de partialité qu'il sent voler autour de sa personne et de son oeuvre.

Les premiers mois, ce fut jusqu'à 10,000 enfants ou plus grandes personnes qu'il eut à ravitailler. Depuis, les choses ont fini par se tasser. Les chiffres actuels sont de 4,000 pour les orphelinats et de 1,000 pour les ouvroirs.

* * *

La plupart de nos communautés de religieuses ont eu à coeur de se faire les auxiliaires de cette belle oeuvre.

Les Soeurs de la Charité de Besançon viennent en tête avec plus de 1,100 enfants, les Filles de la Charité suivent de près avec un total de 1,000. Les Soeurs des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, dites "Mariamettes", ont plus de 500 orphelines; les Soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition, une centaine environ : les Religieuses de Marie-Réparatrice ont un ouvroir de 100 jeunes filles. Les Musulmans ont un ouvroir dirigé par eux, qui compte 300 ouvrières et 800 personnes assistées.

* * *

L'âme, elle aussi, on le pense bien, a son ravitaillement dans nos établissements chrétiens. Il s'y fait un bien réel. Beaucoup de ces enfants, sous la direction maternelle des Soeurs, prennent des habitudes de piété qui consolent des sacrifices faits pour eux.

A la fin du carême de 1919, le Père Jacques, capucin, prêchait une retraite à 600 de ces enfants, ou jeunes personnes, dans la chapelle des Soeurs de Besançon, restée depuis la guerre sans toiture; en Orient, il est vrai, dès que le printemps paraît, la grande voûte bleue du ciel y supplée gracieusement. Le Père venait de parler et l'on chantait. Tout à coup un avion français vint évoluer au-dessus de l'assemblée et spontanément, des 600 petites poitrines syriennes, s'échappa un même cri: "Vive la France!"

C'était, de la part de ces enfants, le témoignage ému de leur reconnaissance pour la grande nation libératrice, c'était mêler, au chant du *Credo* de leur foi catholique, le *Credo* de leurs aspirations nationales. Encourager ces oeuvres, c'est faire de l'apostolat catholique, c'est par surcroît, faire oeuvre française.

* * *

Pourtant, dans le fonctionnement des orphelinats, il y a un point noir, qui reste le grand souci de leur organisateur: les rendre viables par eux-mêmes sans être trop à charge au service de l'Assistance publique.

Il est vrai, la tutelle généreuse de la France leur est assurée. Mais pour grandes que soient ses libéralités officielles, elles ne sauraient suffire à tout. Elles appellent le concours d'autres générosités, celles de la charité catholique, et elles l'ont escompté.

Le ravitaillement français assure l'essentiel de la vie matérielle pour le moment, mais que de dépenses restent ?

la el
prof
indi
plus
insta
Qu
sanc
lins,
l'im
sent
bles
fusse
de la

la charge du Père Rémy. Il lui faut pourvoir à l'outillage professionnel des ouvriers et procurer mille détails aussi indispensables que ce qui est noté comme nécessaire. De plus, il voudrait assurer l'avenir de son oeuvre, avec une installation moins précaire que celle d'une location à bail.

Qu'il serait regrettable que, avant leur complète croissance et pleine maturité, ces jeunes et frêles tiges d'orphelins, d'orphelines, de préservées, de relevées, glanées dans l'immense champ de désolation qu'était hier la Syrie, fussent demain transplantées dans les nombreux et confortables asiles de l'Amérique protestante, ou encore qu'elles fussent jetées dans la mêlée des passions et des nécessités de la vie.

HITA

Par Sœur Anne-de-Jésus, de la Congrégation des
religieuses de la Providence de Grenoble

UNE salle d'ambulance en mars 1919.

Les héros des tranchées attendent gaiement la guérison. Ils continuent de souffrir pour la France, avec la bonne humeur qui caractérise l'héroïsme gaulois !

Par les fenêtres closes, on aperçoit les pics nacrés des Alpes qui se perdent en l'azur pâle d'un firmament glacé !

Dans la salle claire, un blessé malgache met une tache sombre ; ses prunelles de jais, agrandies par la souffrance, fixent une vision douloureuse ; oui, il revoit comme si c'était hier, son départ de la case natale perdue entre les deux immensités du ciel embrasé et de la brousse brûlée ; sous les bananiers, près du champ de patates et de la rizière verdoyante, que la vie était douce !

* * *

Hita avait fréquenté la petite école officielle de la bourgade voisine, il savait tracer quelques phrases, et arrivait à déchiffrer une page d'imprimerie. Au milieu de ses camarades, vêtus encore du rayon de soleil ou du minuscule

pagr
blan

Sc

sur l

com)

forêt

fonc

adop

l'adr

taire

"

"

"

dans

garç

les M

Pt

prép

chées

sous

In

mou

M

farou

galoi

Re

pagne, il était un lettré, un intellectuel, presque un *demi-blanc*.

Soudain une nouvelle roula comme un coup de tonnerre sur la brousse silencieuse : " les Blancs se battent ! " les compagnons d'Hita, encore sauvages, s'enfuirent dans les forêts voisines pour se soustraire aux sollicitations des fonctionnaires les pressant d'aller défendre leur patrie adoptive. Hita s'achemina vers Mananjary, se présenta à l'administrateur et demanda à être inscrit comme volontaire.

" — Ton âge ? Ton nom ?

" — Hita !

" Hita encore !... Vrai, on dirait qu'il en pleut des Hita dans ce pays-ci, marmotta le vieux colonial ! Ecoute, mon garçon, voilà ton état civil : " Tu as dix-neuf ans, tu t'appelles Marcel Hita... Voilà ton matricule... et en avant ! "

Puis ce fut la mer, la vie à bord, l'arrivée en France, la préparation militaire intense... puis la bataille, les tranchées boueuses où le frêle tirailleur malgache grelottait sous l'âpre bise de décembre !...

Intoxiqué deux fois, blessé et miné de fièvre, il crut mourir...

* * *

Mais non, il est-là dans un lit blanc, loin des ennemis farouches, et sur la manche de sa tunique, il voit briller le galon de sergent.

Reverra-t-il jamais sa case et sa brousse ? Ses jambes et

sa poitrine sont labourées de plaies malignes par où l'inexorable tuberculose épuise peu à peu l'essence même de sa vie.

Et tandis que les joyeusetés de nos braves poilus fusent dans l'ambulance de Corenc, la physionomie de l'exilé prend une expression de plus en plus douloureuse, l'infirmière s'empresse ; les poilus voudraient aussi le consoler ; mais ils demeurent impuissants devant cette profonde tristesse, car ils ignorent la langue douce comme un chant qui guérirait le petit Malgache.

* * *

Rêve-t-il ?... Une religieuse se tient debout près de lui ; et ce qu'elle dit est si bon qu'Hita n'ose plus respirer, craignant de rompre le charme et de faire évanouir la délicieuse apparition...

Non, il ne rêve pas, c'est un missionnaire de Madagascar qui le console dans l'harmonieux langage de la grande île ensoleillée ; il ne sent plus la brûlure de ses plaies ; il lui semble que soudain l'atmosphère s'est atténuée, et que le ciel trop pâle du Dauphiné se teinte d'un azur foncé pareil à celui qu'il retrouve dans ses souvenirs, le bleu du ciel natal sous lequel les bananes mûrissent en toutes saisons.

Et voilà que Mère Saint-Jean-Berchmans lui parle de choses mystérieuses. Il apprend des secrets qui le ravissent, par exemple qu'il existe un Dieu si bon que pour consoler une âme il remuerait ciel et terre, que ce Dieu s'est fait homme et est mort sur une croix par amour pour lui. Et

Hi
Sa
d'a
l
de

I
be
qu
cro
je s
ton
sim
U
de l
à l
rec
ont
h
a fa
E
de l
laie
Fra

Hita se prend à désirer le baptême, puis la communion. Sa ferveur et sa foi sont si grandes que nos poilus en pleurent d'admiration.

Puis il s'envola au ciel, offrant sa vie pour la conversion de ses deux patries : Madagascar et la France.

* * *

Il repose dans le petit cimetière de Corenc, loin du tombeau ancestral et de la case natale, en cette terre française qu'il a défendue de son sang. Cette tombe, ornée d'une simple croix de bois noir, me rappelle d'autres tombes sur lesquelles je suis allée prier souvent au cimetière de Tananarive : tombes pareilles à celle-ci, où dorment, à l'ombre d'une simple croix de bois noir, les héros de la conquête !

Un double pacte sacré unit désormais les deux patries de nos enfants malgaches. L'adoption de la grande île coûta à la France beaucoup de sang, mais déjà Madagascar reconnaît sa dette ; et des milliers de tirailleurs malgaches ont versé leur sang sur la terre française. Ils sont tombés en héros et en chrétiens, car l'éternelle " Semeuse de lumière " a fait briller sur les déserts païens le flambeau de la foi.

Et pendant que les Malgaches tombaient sur le front de nos armées, dans les cases de la brousse, les larmes coulaient et les mains se joignaient pour payer la rançon de la France et hâter la victoire.

MADAGASCAR CENTRAL

Nouvelles conquêtes à Madagascar

Lettre du R. P. VINCENT TRACHEZ, jésuite,
missionnaire à Ambositra, vicariat apostolique
de Fianarantsoa

IL y a quelques mois, on me rapportait le propos suivant tenu par un protestant à son arrivée dans le Bemahazembina, contrée située au nord de mon district: " Enfin! on respire ici, pas de catholiques!... Ces catholiques, quand ils s'introduisent quelque part, c'est comme les rats, ils deviennent légion et ensuite il n'y a plus de place que pour eux! " Le brave homme se trompait en affirmant qu'au Bemahazembina il n'y a pas de catholiques, il disait plus vrai quand il faisait allusion au prosélytisme de nos chrétiens et aux progrès du catholicisme à Madagascar, surtout dans les campagnes.

Toutefois, il reste encore énormément à faire et je voudrais aujourd'hui attirer l'attention des lecteurs sur une vaste région par trop déshéritée au point de vue religieux, je veux parler du district d'Ambatofinandrahana, situé à l'ouest d'Ambositra, et de la partie de la province de Morondava, qui en est le prolongement vers la mer de Mozambique. Que les territoires en question soient importants, il

su
de
va
ré
qu
no
vir
A
im
rin
de
qu
rev
les
I
nos
n'o
bat
fai
An
I
à r
de
sior
à c
ché
visi
pos
de

suffit, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur la carte de Madagascar. Le district d'Ambatofinandrahana équivaut presque aux départements du Nord et du Pas-de-Calais réunis. Quant à la province de Morondava, elle égale quinze fois environ l'un de ces deux départements. Mais nous ne sommes chargés que d'un bon tiers de cette province.

Or, qu'existe-t-il, au point de vue spirituel, pour ces immenses régions, moins peuplées assurément que l'Imérina, mais où l'on rencontre néanmoins un grand nombre de villages importants ? Très peu de chose, si peu même qu'à le constater, l'exclamation douloureuse du Sauveur revient naturellement à la mémoire : " Qu'ils sont rares les ouvriers, et pourtant combien la moisson est abondante ! "

Pour la partie de la province de Morondava confiée à nos soins, en effet, il n'y a que trois ou quatre églises qui n'ont pas cinq années d'existence. Pour le district d'Ambatofinandrahana, il y a deux églises. Et c'est tout. En fait d'écoles rien, sauf une misérable petite garderie à Andakatany.

Dans aucun de ces postes, il ne se trouve de missionnaire à résidence permanente. Depuis leur fondation, les églises de Morondava n'ont été visitées qu'une fois par un missionnaire de passage, démobilisé cette année même ; quant à celles du district d'Ambatofinandrahana plus rapprochées, je ne puis leur accorder, pour mon compte, qu'une visite de deux ou trois jours, tous les deux mois. Les autres postes que je dois desservir très loin de là m'empêchent de faire davantage.

Et cependant quelles bonnes raisons nous avons de travailler très activement et sans retard dans l'ouest. Le premier motif c'est que nous trouverons bientôt toute la place prisé par nos adversaires.

L'Islam d'abord fait de nombreuses conquêtes parmi les Sakalaves. Je me rappelle, qu'étant mobilisé à Tananarive, j'entendis un jour, un officier franc-maçon militant qui disait: " Ici dans l'Imérina, le catholicisme est prospère, c'est vrai; mais il ne s'implantera jamais à l'ouest chez les Sakalaves. Ils se font tous mahométans. Que les catholiques se persuadent bien que les Sakalaves sont perdus pour eux. " Ce propos me perça le coeur, d'autant que c'est à moi précisément que revient, pour le moment, une bonne partie de ces âmes qui vont à la perdition. Ne fera-t-on rien pour les sauver?

Les protestants ensuite nous ont, eux aussi, devancés depuis longtemps. L'ouest est leur royaume et royaume incontesté jusqu'à ces dernières années. Mais s'ils y sont les maîtres et seigneurs, peut-être l'ont-ils trop fait sentir aux Malgaches. Aussi en profitons-nous actuellement. Venant après eux, nous avons la partie belle et nous voyons approcher le moment où le bloc infidèle et hérétique va se désagrèger. Il s'est, en effet, déjà laissé entamer d'une manière très appréciable et c'est là le second motif qui nous presse d'agir très vigoureusement aujourd'hui.

• • •

Pour ce qui concerne le district d'Ambatofinandrahana dont je suis spécialement chargé, parce que plus proche, il

pe
1
cor
liqu
lem
Lut
étal
moi
aut
à le
T
par
et r
fois
nom
L
Pica
fus
belle
tème
tôt,
réun
te cl
m'ar
douz
nous.
ne se
hana
les B
lique

permet actuellement de concevoir les plus belles espérances.

Moins de deux ans avant la guerre, il n'y avait pas encore, à Ambatofinandrahana, la moindre petite église catholique. Les chrétiens — y en avait-il dix ? — étaient littéralement perdus au milieu de la population protestante. Les Luthériens (Norvégiens), en effet, y sont depuis longtemps établis. Ils dirigent une école normale qui ne compte pas moins de soixante ménages, et de plus ils entretiennent une autre école où sont réunis plus de deux cents élèves. Quant à leur temple je n'en dirai qu'un mot, il est colossal.

Toutefois nos catholiques ne se laissaient pas décourager par leur petit nombre. Le dimanche était sanctifié. Soir et matin on priait dans une maison particulière et trois fois par jour, m'a-t-il été raconté, une bonne chrétienne du nom d'Hélène, sonnait l'*Angelus*, avec une petite clochette.

Le bon Dieu bénit ces modestes débuts et bientôt le R. P. Picavet, qui me remplaça durant les deux années que je fus mobilisé, put construire, avec l'aide des chrétiens, une belle église. Cette église n'est pas encore remplie présentement, parce qu'elle est très vaste, mais cela viendra bientôt, car on ne compte pas moins de 200 à 250 fidèles aux réunions du dimanche. Quand je les visite, plus de soixante chrétiens font la communion, et, le mois dernier, on m'annonçait que dans la première quinzaine de juillet, douze protestants adultes avaient de nouveau passé chez nous. De sorte qu'en dehors de la population betsiléote, il ne se trouve plus, à l'heure actuelle, à Ambatofinandrahana, que onze maisons habitées par des protestants. Tous les Hovas, en dehors des onze maisons susdites, sont catholiques.

Que ces conversions soient de bon aloi, les faits sont là pour le prouver. Par exemple, il arrive fréquemment, lorsque je visite ces chrétiens, que je suis obligé, le jour de mon départ, de dire la messe de grand matin, parce que la route du retour est fort longue. Je dis donc la messe lorsqu'il fait encore nuit noire, c'est-à-dire vers cinq heures, voire quatre heures et demie à la saison des pluies. Or, tous les chrétiens sont là, ou peu s'en faut, pour y assister et gagner une dernière communion. Cependant je les laisse libres d'y assister ou non.

De même, vous n'auriez pas été médiocrement édifiés en voyant leur zèle à assister jadis au premier vendredi du mois, lorsque la fièvre et la grippe ne les éprouvaient pas comme à présent. Or, pour faire cette communion du premier vendredi à Ambohimahazo ou à Ambalamahamosina, il leur faut faire au minimum huit heures de chemin et autant pour le retour.

* * *

Pour en revenir à nos protestants, les Norvégiens ne sont pas très contents, naturellement, de nos progrès. Ils manifestèrent de l'inquiétude dès notre arrivée à Ambatofinandrahana. A un fonctionnaire haut placé et qui nous fut favorable, parce que désireux d'affermir l'influence française, le directeur de la Mission norvégienne disait :

“ Est-ce que par hasard les catholiques vont s'établir ici définitivement et est-ce qu'il y aura aussi des Frères et des Soeurs ? ”

Le fonctionnaire de répondre *illico*, pour lui mettre la

puce à
bien si
et gran

Le 1
naire q
t-il avo

Voilà
district
haut, j
veaux :
les hab
Bedihy
dernier
J'y con

Il y
environ
de mar
tants so
ment l'
avant e
trente s
Malaiml
deux ce

Mais
il faut
prêtres,

puce à l'oreille uniquement, car il n'en savait rien : “ Mais, bien sûr, il y aura des Frères et des Soeurs avec de belles et grandes écoles, par-dessus le marché! ”

Le Norvégien s'en alla tout pensif. C'est le fonctionnaire qui me raconta la chose après coup, en riant. Puisse-t-il avoir été prophète sans le vouloir!

Voilà pour Ambatofinandrahana. Que dire du reste du district? Dans le Bemahazembina, dont je parlais plus haut, je pourrais d'ores et déjà fonder trois postes nouveaux: à Soavina, à Aantsahakely, et à Tomboarivo, dont les habitants nous appellent avec insistance. De même à Bedihy et à Ampanetoana, situés plus au sud. Dans ce dernier village, le *fiangonana* est en voie de construction. J'y compte plus de cent cinquante adhérents, tous païens.

Il y aura plusieurs églises à élever également dans les environs d'Ambatofinandrahana. A Itremo, à une journée de marche environ à l'ouest, plus de quatre-vingts habitants sont prêts à pétitionner pour solliciter du gouvernement l'autorisation d'élever une église. A Midongy, plus avant encore dans l'ouest, on a déjà réuni plus de cent trente signatures en vue d'une autorisation analogue. A Malaimbandy, de nombreux chrétiens baptisés, plus de deux cent, nous réclament à cor et à cri.

* * *

Mais comment faire face à tant de demandes? Pour cela il faut des prêtres, des catéchistes et des ressources. Des prêtres, il en viendra de France. Des catéchistes, il sera

facile de trouver des candidats sur place; on les formera à notre école normale de catéchistes d'Ambositra. Des ressources... là peut-être est la grosse difficulté et c'est pour cela que je fais appel aujourd'hui à votre charité. C'est le principal obstacle et pourquoi ?

Non seulement parce que lesaumônes sont plus rares depuis la guerre, non seulement aussi parce que la vie est deux ou trois fois plus chère qu'autrefois, mais encore et surtout parce que je dois travailler dans un pays neuf — pour nous — et que tout y est à créer. Si j'avais affaire à des catholiques de date ancienne, je ne serais guère embarrassé, car leur concours matériel me serait assuré: nos catholiques ne sont pas dépourvus de générosité. Mais que puis-je demander à ces protestants d'hier, à ces infidèles pleins de bonne volonté sans doute, mais qui ignorent encore l'a, b, c, du désintéressement et de la charité. Je dois forcément leur demander le minimum en fait de collaboration pécuniaire, sinon je risquerais de les rebuter.

Je vous parlais plus haut du *fiangonana* d'Ampanetoana que je compte édifier cette année. J'y dépenserai probablement dans les 250 à 300 francs. Or, les indigènes m'ont promis de participer à la construction du dit *fiangonana* pour une somme que je n'évalue pas supérieure à une quinzaine de francs. Le reste sera totalement à la charge de la mission. Mais une église, une seule, c'est peu de chose. C'est dix, au moins, qu'il faut construire. Multipliez donc par dix les chiffres cités plus haut. Ajoutez-y l'entretien d'une dizaine de catéchistes auxquels on ne peut raisonnablement pas donner moins de cinq francs par mois.

N
ne
Mid
supj
d'un
fauc
fran
cent
culte

Ta
n'ar
sidén
se tr
et a
l'oue
bien
toire
ser e
bles
recor
qu'el
âmes
d'êtr
naître

Notez, en outre, que cette église style grange, de 250 francs, ne saurait convenir à de petites villes comme Itremo et Midongy; il y faut une église moins pauvre, d'où frais supplémentaires provenant d'une bâtisse plus soignée et d'une main-d'oeuvre plus chèrement rétribuée. Enfin, il faudrait une école à Ambatofinandrahana (huit cents francs au minimum) avec un instituteur breveté (trois cents francs). Conclusion: il semble que la grosse difficulté est d'ordre pécuniaire.

* * *

Toutefois, j'espère qu'une question purement matérielle n'arrêtera pas le grand bien commencé et le bien plus considérable encore qui point à l'horizon. Dieu veuille qu'il se trouve des âmes généreuses pour aider par leurs prières et aussi par leurs aumônes ces pauvres Malgaches de l'ouest encore bien abandonnés. Qu'elles se persuadent bien qu'il ne s'agit pas ici d'une oeuvre d'intérêt transitoire, mais d'un beau et grand district à créer et à organiser et dont l'établissement aura des conséquences inestimables dans l'avenir. Qu'elles comptent en retour sur la reconnaissance de notre mission éprouvée par la guerre, qu'elles comptent principalement sur la reconnaissance des âmes, nombreuses j'en ai l'espérance, qui leur devront d'être arrachées à l'enfer, qui leur devront surtout de connaître et de chérir notre Maître bien-aimé.

INDO-CHINE

Un Carmel au Cambodge

**Lettre de Sœur Thérèse de Saint-Augustin,
religieuse carmélite à Kom Bién**

LE projet de fonder un Carmel au Cambodge est enfin réalisé. Je devrais dire qu'il "commence" à se réaliser, puisque, hors la prise de possession d'une petite maison provisoire, tout reste encore à faire ; mais nous comptons sur l'assistance du bon Dieu — n'est-ce pas son œuvre bien plus que la nôtre ? — et Notre Dame d'Espérance, à qui notre petit Carmel est dédié, ne nous est-elle pas une garantie de la protection divine ?

Il y a déjà trois grands mois que nous avons quitté le Carmel de Saïgon ; la séparation fut douloureuse, on s'attache tant à nos petites Sœurs annamites ! et elles nous le rendent bien par leur ferveur à embrasser nos chères observances : elles furent inconsolables et cependant si généreuses à faire le sacrifice de nous voir partir " afin, disaient-elles, que d'autres âmes aient le bonheur d'être carmélites comme elles ".

Nous nous embarquâmes le mardi 5 août, à 9 heures du

soir (encore
Notre-Dame
jeudi matin
quille ; le
sage grand
solitude.
les eaux
d'une im
Mékong,
la saison,
les eaux

A Phn
de notre
prières,
Le supé
que, cont
séjourner
ce matin
le Saint-

Ces pa
citude dé
nouveau
comption
dans not
devancée
" chez no

soir (encore sous les auspices de la Sainte Vierge, on fêtait Notre-Dame-des-Neiges), pour arriver à Phnôm Pénh, le jeudi matin. Le voyage sur le Mékong fut calme et tranquille ; les Messageries fluviales nous avaient offert le passage gratuit et nos cabines isolées nous facilitaient la solitude. A l'arrivée le spectacle est grandiose et saisissant ; les eaux s'élargissent subitement formant comme les bras d'une immense croix : les deux branches inférieures du Mékong, son cours supérieur et le Tonlé-Toch qui, suivant la saison, déverse le trop-plein du Grand Lac ou y renvoie les eaux de crue du Mékong.

* * *

A Phnôm Pénh nous sommes accueillies par le fils aîné de notre fondateur et l'une de ses filles, celle qui, par ses prières, obtint la création de notre nouvel établissement. Le supérieur des Sœurs annamites est là aussi et il nous dit que, contrairement à nos prévisions, nous n'aurons pas à séjourner à Phnôm Pénh : " Jésus vous attend chez vous ; ce matin j'ai dit la première messe dans votre chapelle, et le Saint-Sacrement est au tabernacle ".

Ces paroles, qui nous révélaient une fois de plus la sollicitude délicate et toute paternelle de Mgr Bouchut, notre nouveau pasteur et père, nous firent une grande joie : nous comptions bien n'être pas privées longtemps de l'Hôte divin dans notre petit Nazareth et voilà que déjà il nous y avait devancées et nous attendait ! Il nous tardait d'être arrivées " chez nous " !

De Phnôm Pénh à Xom Biên, il n'y a que le Mékong à traverser. Les principaux notables de notre nouvelle résidence sont venus au couvent des Sœurs annamites nous souhaiter la bienvenue avec les salutations d'usage. Nous les suivons jusqu'au fleuve.

Là, deux grandes barques enguirlandées et pavoisées aux couleurs françaises nous attendent. Nous comptions passer inaperçues et voilà que tout présageait une réception organisée d'avance ! Il fallait bien s'y résigner !

A un signal, les barques s'ébranlent et, de l'autre côté de la rivière, les cloches sonnent à toute volée, les pétards tonnent, une fanfare lance des airs joyeux.

A Xom Biên, tous les habitants étaient groupés sur le rivage. L'église est située tout près du fleuve, sur une élévation de terrain d'où elle domine au loin ; elle est très jolie, toute blanche, et pour se faire plus accueillante, elle a revêtu sa parure de drapeaux et d'oriflammes des grandes fêtes. Un cortège s'y est formé, composé d'enfants portant des bannières, d'une douzaine de missionnaires revêtus du surplis et de Monseigneur.

A mesure que nous mettons pied à terre, Sa Grandeur bénit chacune d'entre nous et nous présente son anneau à baiser. En procession, nous montons à l'église, les prêtres entonnent le *Lauda Jerusalem, Dominum*.

Les notables, débarqués en même temps que nous, se joignent au cortège ; à leur tête marche notre fondateur.

C'es
droi
son
che
rev
roug
rina
poit
enc
part

A
fran
proc
char
Cari
L
et le
petit
A
Mon
ému
déta

Et
mère

C'est un grand et beau vieillard ; il se tient encore très droit malgré ses 78 ans. Pour la circonstance, il a revêtu son costume de grand mandarin : longue robe de soie blanche brochée, avec de riches broderies d'or au col et sur le revers des manches ; large écharpe de soie jaune à liserés rouges, frangée d'or ; il porte, au lieu de la coiffure mandarinale à plumes, le turban noir traditionnel, plissé ; sur sa poitrine s'étalent de nombreuses médailles et décorations, encore sa modestie lui en a-t-elle fait supprimer une grande partie.

* * *

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, on chante en français le cantique de Notre-Dame d'Espérance ; puis la procession se remet en marche, dans le même ordre, au chant du *Magnificat*, pour nous conduire à notre petit Carmel.

Le clergé entre seul dans l'enclos qui sera notre clôture et les derniers versets du *Magnificat* s'achèvent dans notre petite chapelle.

Après une courte adoration, tout le monde se retire. Monseigneur promet de revenir le lendemain, on est trop ému de part et d'autre pour pouvoir régler les différents détails de notre organisation.

* * *

Enfin nous nous retrouvons seules ! Notre révérende mère entonne le *Laudate*. Notre désir eût été d'épancher

longuement nos cœurs auprès de l'Hôte divin, mais il fallait prendre le rôle de Marthe pour procéder à un arrangement sommaire. A l'exception des planches et des petits oreillers de paille formant nos couchettes, la maison était absolument vide. On ouvrit quelques caisses et bientôt les objets les plus indispensables furent trouvés.

Le lendemain nous assistions à la première messe dans notre petite chapelle ; petite, en effet, elle nous offre juste assez d'espace pour nous tenir toutes (nous sommes dix). Un rideau noir nous sépare du prêtre pendant la messe ; cela fait notre clôture.

La maison, comme toutes les constructions de ce pays, se compose d'une unique pièce soutenue dans le milieu par une rangée de piliers ; au moyen de séparations, de paravents, de rideaux, nous avons installé, aussi traditionnellement que possible, notre Carmel provisoire, en attendant que le Carmel régulier se construise.

Les fondations d'une aile de bâtiment et de la chapelle sont terminées ; on va reprendre les travaux au mois de février et nous espérons, avec l'aide de Dieu, pouvoir achever ce qui est commencé.

Ce serait bien à souhaiter ; les vocations ici s'annoncent nombreuses et il est impossible de recevoir aucune postulante avant que les constructions soient élevées.

Priez pour notre petite œuvre naissante afin que le bien se fasse, selon les desseins de notre divin Maître, dans ce pays encore si païen et où l'emprise du démon et la multiplicité de ses bonzes rendent les conversions bien difficiles !

UNE

Par
mis

DEPU
lio

nier, vers
nant notr
groupes v

des Soeurs

L'escou
mine peu r
l'éveil à pe
un Noir a
terribleme
du jour.

Les dép
promenEUR
grands ark
bâtiments
attendre l'a

AFRIQUE ÉQUATORIALE

UNE ATTAQUE NOCTURNE

Par le R. P. Goarnisson, des Pères Blancs,
missionnaire à Ushirombo (Ounyanyembé)

DEPUIS quelque temps on signalait la présence d'un lion dans la forêt voisine, lorsque, le 12 février dernier, vers minuit des ombres sortent de la brousse environnant notre station d'Ushirombo, et se dirigent par petits groupes vers l'orphelinat des filles confié à la communauté des Soeurs Blanches.

L'escouade compte bien une cinquantaine de types, à la mine peu rassurante. Elle s'avance à pas de loup sans donner l'éveil à personne. Tout le monde dort au village ; et quand un Noir a les yeux clos par le sommeil, il faut un vacarme terriblement fort pour les lui faire ouvrir avant l'apparition du jour.

Les dépendances de l'orphelinat semblent plaire à nos promeneurs nocturnes. Il y a tout à côté un bosquet de grands arbres dont les branches s'étendent jusque sur les bâtiments adjacents : c'est un site de rêve, où l'on pourra attendre l'aurore. " Allons-y ! " semble commander le chef

de la bande ; et en un clin d'œil toute la troupe est logée dans les arbres.

Cependant on se lasse vite de rester perché en l'air, surtout lorsque le vent souffle en tempête ; et puis il y a là quelques jeunes têtes amies du mouvement et de la promenade. " Si l'on examinait d'un peu plus près, se disent-ils, ces toits qui ne sont pas couverts comme ceux du commun ? " Tant il est vrai que partout la jeunesse éprouve le besoin de s'instruire.

Bref, au bout d'une heure ou deux, les plus hardis abandonnant les branches du bosquet, glissent doucement sur le toit de la léproserie et sur celui de l'orphelinat. Ils s'y délassent, ils s'y prélassent, en long et en large, avec une telle désinvolture qu'ils finissent par réveiller les pensionnaires du rez-de-chaussée.



" — Grand Dieu ! Qu'y a-t-il ? Quel est ce tapage sur nos têtes ? " clament à l'envi lépreuses et orphelines.

" — Nous sommes attaquées par des brigands ! " dit l'une.

" — Non, ce sont les esprits des ancêtres qui reviennent ! " dit une autre.

" — Ou bien c'est le diable ! " murmure une troisième.

Et les plus petites se mettent à pleurer, pendant que les grandes commencent le rosaire.

Personne n'ose sortir, ni réveiller les chères Sœurs qui ont tant besoin de repos, occupées qu'elles sont du matin au soir à prodiguer leurs soins aux malades atteints par l'épidémie

de
ma
pas
" t
affi
cet
tiq
dar
ver
un
sor
mir

I
tou
bien
à p
le b
A
uni
ém
le g
des
d'un
nés
L
dan
ma

de grippe actuellement en plein développement. On se recom-
mande donc à toutes les saintes du Paradis, et les heures
passent en un affreux cauchemar ; car, en fin de compte, une
" très savante " s'est avisée d'émettre l'idée que l'on avait
affaire à un tigre. " On sait par expérience, dit-elle, que
cette méchante bête monte sur le toit des huttes, et y pra-
tique facilement une ouverture pour surprendre les gens
dans leur lit. Ici le tigre ne peut à la vérité pratiquer d'ou-
verture à travers les tuiles ; mais rien ne l'empêche de faire
un bond dans la cour intérieure, et gare à la pauvrete qui
sortirait du dortoir : elle serait happée et déchiquetée à la
minute !

• • •

Les nuits les plus longues et les plus pénibles ont une fin
tout comme celles qui s'agrémentent de rêves dorés. Après
bien des *Ave Maria* récités avec ferveur, le jour commence
à poindre, et les assiégés, entrebaillant l'huis, osent mettre
le bout du nez dehors.

Aussitôt c'est un éclat de rire et des battements de mains
universels. Les brigands si redoutés sont... des singes mis en
émoi par les rugissements du lion, et peu soucieux—malgré
le grand honneur — de fournir le menu d'un déjeuner au roi
des animaux. D'où leur promenade nocturne à la recherche
d'un petit coin bien tranquille où leur vie serait momenta-
nément plus en sûreté que dans la forêt prochaine.

Les intrus croient y avoir réussi, et continuent de cabrioler
dans la cour et sur les toits, comme s'ils étaient chez eux et
maîtres de la position.

Vite les Sœurs sont averties, et pendant que la chasse commence à coups de pierres et de bâtons, on envoie quérir quelques hommes du village qui arrivent avec des fusils.

Alors adieu les cabrioles ! L'instinct de la conservation reprend ses droits ; singes et guenons s'enfuient dans toutes les directions au triple galop.

Pas tous cependant ; car voilà un vieil ancêtre, moins lesté à la course, qui perd la tête sous les huées qui l'accablent : il a la malencontreuse idée de se réfugier dans le hangar aux outils : un coup de fusil lui fait mordre la poussière.

Cependant qu'un de ses rejetons pénètre dans une des salles de catéchisme. On ne l'y laisse pas à ses méditations ; mais le malin a vu, face à lui, une fenêtre ouverte ; d'un bond il passe au travers, et le voilà dans la cour des Sœurs. Les enfants l'y poursuivent. Il essaie alors de pénétrer dans le bûcher. Malheureusement pour lui les barreaux de la fenêtre assez rapprochés ne lui offrent pas un passage suffisant. En désespoir de cause, il s'y cramponne de toutes ses forces essayant vainement de passer à l'intérieur, et finit par tomber à la renverse percé de coups.

Un troisième larron se sauve dans la salle où les religieuses confectionnent les cierges dont nous nous servons pour la sainte messe. Il y est assommé sans pitié.

Dans le jardin d'à-côté, un de nos chrétiens, Constantin, chasseur émérite, abat d'une balle logée au bon endroit une quatrième victime.

De toute la vague conquérante, il ne reste plus qu'une

guenon qui, pour satisfaire une intempestive curiosité, s'est fourvoyée à l'intérieur des bâtiments de l'orphelinat. A sa belle prestance, on peut croire qu'elle est la reine de la tribu.

Dans une course folle, elle traverse le parterre, et se jette tête baissée à travers les barreaux de la fenêtre d'une des cellules des Sœurs, y pénètre au prix de nombreux poils de ses joues, et la voilà sur le lit où elle essaie de reprendre ses esprits. Mais suivie de près par trois ou quatre gaillards qui lui caressent les côtes, elle bondit jusqu'au plafond, maculant de son sang les murs et la moustiquaire, et fait tant de sauts à droite et à gauche qu'elle réussit à s'évader par la porte. Elle se réfugie dans la cuisine, comme si elle avait envie de faire connaissance avec les casseroles ; sort qui d'ailleurs lui est fatalement réservé. On lui loge une balle dans la tête.

Et le combat cessa faute de combattants !

Résultat final : cinq pièces au tableau, qui fourniront de quoi varier le maigre menu des orphelins et des orphelines.

La bande qui a reçu cette bonne leçon ne réparaitra pas de sitôt très probablement. Les survivants conserveront dans leur mémoire de singe le souvenir de la cuisante réception dont ils ont été gratifiés, et iront, la prochaine fois, se mettre à l'abri de la dent du lion dans des parages moins dangereux et plus accueillants.

ASIE

MOISSON DE PETITES AMES

Lettre de Sœur **SAINTE-CLAIRE**, de la congrégation
de **Saint-Joseph d'Annecy**, religieuse-missionnaire
à **Vizianagram** (diocèse de **Vizagapatam**,
Hindoustan)

TOUTES nos œuvres se sont maintenues malgré la guerre. Il est vrai que, pour quelques mois, notre Révérende Mère s'est vue obligée de renvoyer nos orphelins les moins pauvres, faute de riz pour les nourrir ; mais petit à petit, la Providence aidant, ces chères enfants nous sont revenues.

L'Inde, comme l'Europe a reçu son châtement divin : la peste, le choléra, la fièvre espagnole, la famine ont emporté d'innombrables victimes. Ce n'est pas une petite souffrance pour un cœur de missionnaire que la vue de cette immense détresse, surtout quand il se sent impuissant à la soulager. Cette souffrance, je l'ai éprouvée bien souvent au cours de mes deux tournées de baptiseuse.

* * *

C'est encore Vizianagram qui fut le point de départ de mes expéditions. Les terribles fléaux que je viens de signaler nous ont donné au moins la consolation d'une moisson extraordinairement abondante. En une seule semaine nous avons sauvé 358 petits anges.

Les épidémies se sont attaquées surtout aux jeunes mamans, toujours plus frêles et souvent malades. Presque dans chaque hutte, nous trouvons un bébé orphelin, qu'une grand'mère ou une tante n'a pas le moyen de soigner. Aussi les chers petits sont-ils de vrais squelettes vivants ; on n'a pas idée en Europe d'une pareille maigreur.

Dans tous les villages, on nous répète la même plainte : " C'est un orphelin, la mère est morte il y a quelques mois ; " et quand la baptiseuse sort son flacon colorié : " Pourquoi des remèdes ? il n'a point de mal ; donnez-lui quelque chose pour acheter un peu de lait : il meurt de faim ! "

Et souvent les pauvres grand'mères, les yeux pleins de larmes, ajoutent : " Pourquoi suis-je encore là, moi, vieille et inutile, et pourquoi est-elle partie ! "

Les scènes douloureuses se succèdent : ici, un vieillard demeuré sans appui est livré à la charité du village ; là, une pleine hutte d'enfants sans père, ni mère s'effrayent de la visite de la religieuse et se blottissent dans le coin le plus obscur de la demeure, les plus grands protégeant les autres ; ailleurs, hors du hameau, les petits garçons grimpent sur les arbres à la recherche de quelques fruits verts pour tromper leur faim.

Partout le drame de la misère se déroule. Ah ! comme

notre petite bourse nous paraît insignifiante en présence de tant de détresse ! On se prend à désirer d'en multiplier le contenu, comme Notre-Seigneur multiplia autrefois les cinq pains dans le désert.

* * *

J'ai essayé, à plusieurs reprises, de demander qu'on nous confie quelques orphelins malheureux ; ce fut inutile : les Hindous de caste préfèrent voir leurs enfants languir et mourir dans la misère plutôt que de les donner aux Européens ; du fait de leur adoption par nous, les enfants perdent leur caste et sont considérés comme des parias, ce qui est pour eux pire que la mort.

A Cuttak, Mère Anastasie, supérieure de l'hôpital, a plus de succès que nous. Un dépôt de *coolies* (ouvriers à la journée) lui donne de fréquentes occasions de baptiser et de garder de petits orphelins. Les bien portants au-dessus de deux ans sont réservés à l'orphelinat de Surada ; ceux qui sont plus jeunes ou chétifs sont expédiés à Waltair dans des corbeilles. De temps à autre, Mère Anastasie avertit notre Révérende Mère que de nouvelles recrues attendent leur destination.

Une de nos Sœurs part aussitôt avec deux femmes pour apporter les trésors. La dernière corbeille, envoyée de Cuttak contenait cinq poupons, une vraie boîte à musique ! C'était si joli ces cinq petites têtes noires serrées dans le même nid !

* * *

D
l'int
hin
voil
vou
rajo
de l
A
cur
qui
inqu
d'un
L
N
les i
danc
les
sem
C
serv
vent
sion

Je
à G
se m
H

Dans ma seconde tournée j'ai eu pour compagne l'intrépide et joviale Sœur Anne-Joseph, directrice de l'école hindoue. A notre départ, Mère Nathalie nous dit : " Vous voilà bien assortie ! Je suis sans inquiétude à votre sujet : vous deux, vous vous débrouillerez toujours. " Nos femmes rajoutes se promettaient de joyeuses journées en compagnie de la " Sœur amusante ".

Au moment d'entrer dans le *bandi* (voiture), le ciel s'obscurcit, les nuages s'amoncellent. C'est l'averse des mangues qui s'annonce, pensons-nous ; il n'y a pas là de quoi nous inquiéter. Hélas ! l'averse des mangues devait durer plus d'une semaine.

Les péripéties n'ont pas manqué pendant ce dernier tour.

Nous eûmes à nous battre avec la pluie, les orages, la boue, les inondations, etc. Parfois il nous fallait marcher nu-pieds dans le sable mou et gluant ; le soir nous prenions refuge dans les étables ou les garages des *bungalors* gouvernementaux, semés çà et là le long de la route centrale.

C'était amusant cette agglomération de *bandis*, bœufs, serviteurs et le reste !... Mais la pluie tombait violente, le vent brisait les arbres à quelques pas de nous et nous bénissions la Providence pour notre humble gîte.

* * *

Je n'ai pas oublié la troisième nuit de notre voyage, passée à Gobalpilli. Il était trois heures de l'après-midi, les nuages se montraient menaçants, le tonnerre commençait à gronder.

Heureusement, à une petite distance du village se trouvait

une villa appartenant au rajah de Vizianagram. En toute hâte nous avertissons le gardien que nous allons nous y réfugier. Juste le temps d'installer les *bandis* sous un arbre de l'enclos, d'attacher les bœufs à l'étable et monter dans la véranda, ... un orage formidable éclate !

Assises sur deux chaises disloquées, ma compagne et moi commençons notre méditation. Bientôt nous ne sommes plus seules dans notre retraite : laboureurs et bergers, surpris dans les champs, accourent auprès de nous ; quelques voyageurs, entre autres des catéchistes indigènes protestants, arrivent à leur tour. Nos prières ne sont pas interrompues pour autant.

Au bout d'une heure, l'orage s'étant apaisé, les visiteurs nous quittent, et nous songeons à nous organiser pour la nuit. Les hommes refusent de coucher à l'étable.

“ — Il y a des nids de serpents, disent-ils, et les murs menacent ruine.

“ — S'il y a du danger pour vous, leur dit Sœur Anne-Joseph, il en est de même pour les bœufs ; amenez-les ici. ”

Munis d'une lanterne, les *bandimen* se précipitent dans la nuit sombre et bientôt les quadrupèdes en procession montent gravement l'escalier du palais.

Sur ces entrefaites le gardien arrive ; il n'est pas enchanté de notre décision.

“ — Jamais cela ne s'est vu, dit-il ; c'est tout à fait contraire au bon ton d'introduire des bœufs dans l'appartement du rajah !

“ — C'est vrai répond ma compagne ; si les animaux

devaient entrer dans une chambre, ce ne serait pas convenable, mais nous les laissons dans la véranda. Du reste, nous sommes les amis du rajah ; nous pourrions démolir sa maison qu'il nous approuverait encore."

Et pour prévenir une nouvelle objection, Sœur Anne-Joseph se met à faire des remarques sur le mauvais état du mobilier et du local en général.

"— Si j'envoyais un rapport de tout cela à Vizianagram, tu serais certainement mis à la porte."

Le pauvre homme joint les mains en signe de soumission et nous laisse libre d'agir à notre guise.

C'est le moment de songer à notre chambre à coucher. Nous retournons au *bandi* ; de nouvelles surprises nous y attendent : la pluie a pénétré par les fissures et tout a été mouillé. Les pains se sont repétris d'eux-mêmes dans le sac ; il n'en reste qu'une masse pâteuse. Notre literie, elle aussi a été arrosée !

Nous retournons à notre palais ; la chambre que nous y choisissons a une natte par terre, c'est tout ce que nous désirons.

• • •

Le lendemain matin nous partions pour un autre village, confiantes en la Providence divine. Le cinquième jour, il nous fut impossible de trouver un abri et nous dûmes rebrousser chemin, n'ayant réalisé que la moitié de notre plan.

Nous avons du moins la consolation de compter 228 anges de plus sur la liste de la Sainte-Enfance.

La Vie du Missionnaire aux Tuamotu

Lettre du R. P. PAUL MAZÉ,
de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus,
missionnaire aux Tuamotu

J'AI profité d'une forte goëlette dont l'itinéraire était à peu près le mien, pour me rendre à l'île Amanu. Nous y sommes entrés à une heure du matin et à une allure plutôt triomphale. Dilatant ses poumons d'acier, la goëlette annonça à tous notre présence. Aussitôt les indigènes, réveillés en sursaut, accourent au rivage. Le *Mutoi*, gendarme de l'endroit, monte à bord et me baise respectueusement la main. Je sais par là que j'ai affaire à un agnelet de mon troupeau.

“ — Y a-t-il des malades ? lui dis-je.

“ — Oui, Père. ”

Sans perdre de temps, nous partons et quelques minutes après je me trouve en présence d'un vieillard entouré d'une nombreuse famille. La maladie l'a miné, mais son regard reste clair, sa parole lucide ; son visage ouvert rayonne d'une joie pas ordinaire :

“ — Je suis heureux maintenant ! ” dit-il.

Ce mot me remue. Il l'avait bien dit aux siens, le bon vieux catéchiste, qu'il verrait le Père. Il savait maintenant qu'il ne mourrait pas sans sacrement.

Peu après, j'administrai un jeune homme, qui, lui aussi, attendait mon arrivée. À midi, il rendait son âme à Dieu, quelques minutes seulement avant mon catéchiste. Miséricordieuse disposition de la Providence divine !

* * *

Les goëlettes ne relâchent que le temps nécessaire à leurs affaires ; le missionnaire doit donc faire en sorte d'être prêt à repartir avec elles, sous peine d'être condamné à attendre une nouvelle occasion qui peut se présenter dans un jour ou dans six mois. J'avais, cette fois, trois jours. Trois jours à consacrer à des gens dont le plus grand nombre n'avaient pas reçu les sacrements depuis deux ans !... La maladie et la guerre ont creusé des vides dans nos rangs : nous restons deux missionnaires pour évangéliser plus de vingt îles !...

En ouvrant le tabernacle à Amanu, je fus tout surpris d'y trouver une lettre. Qu'est-ce que cela ?... Le catéchiste m'expliqua qu'un homme, au retour de la plonge à l'île Hikuéru, s'était senti frappé de cette maladie qui souvent emporte les plongeurs, après quatre mois de travail à des profondeurs de 20 à 24 brasses, la tuberculose. Sentant sa fin prochaine, le pauvre indigène pensait à son âme et à celui qui pouvait la préparer pour le moment suprême : le prêtre. Souvent il erra sur le rivage, scrutant l'horizon dans l'espoir de voir apparaître une voile blanche ; mais ce fut en vain. Il fit alors appeler le catéchiste. Ils parlèrent longuement ; son cas était un peu compliqué. Le mourant jugea que la contrition et les prières ordinaires n'étaient pas

suffisantes. Il se confesserait!... du moins il écrirait sa confession. J'ai sous les yeux ce long cri d'angoisse d'une âme en détresse, cri confié au papier par une main frévreuse, mais qu'anime une foi simple et une contrition touchante...

* * *

Au bout de trois jours, je me rembarquai. A cinq heures, les manoeuvres commencent; mais l'ancre ne peut être dégagée, le guindeau ne marche pas; force est donc de remettre le départ au lendemain. Le récif n'était pas loin et le vent du sud, particulièrement violent cette nuit, nous y poussait tout naturellement. L'ancre dut céder; à dix heures, je sentis, de ma couchette, que la quille râclait le fond. D'un bond je suis sur le pont où me joignent le capitaine et le second. Vieux loup de mer, le capitaine saisit la barre. Hélas! elle ne lui obéit pas!

La situation devenant critique, je juge prudent de mettre ordre à mes affaires. Du fond de ma malle, je retire les quelques sous qui me serviront cette année à payer mon pain quotidien, et je reviens sur le pont.

Les gens d'Amanu, appelés par des signaux de détresse, sont là sur le rivage. Mais ils hésitent à se jeter à l'eau; il fait si froid avec ce vent du Sud! Le capitaine finit par s'impatienter: " Vont-ils venir ", crie-t-il? Ce que voyant, je m'offre pour aller à terre et les stimuler. Mon offre est acceptée avec reconnaissance.

Je confie donc mon pardessus au capitaine, et aussitôt,

glissant le long d'une corde, je me précipite à l'eau pensant pouvoir atteindre aisément le récif, à peine éloigné de 2 mètres. Mais la soutane et les gros souliers ne sont pas favorables à la natation. Un courant violent m'emporte vers l'hélice; mon épaule effleure les flancs du bateau. Je fais un effort désespéré, je remue bras et jambes et enfin je m'accroche au récif, qui me déchire les mains...

Restait à exécuter ma mission. Mon état prêchait si éloquemment, que chacun se prêta à tout sans retard. Le capitaine put dégager son bateau et l'échouer sur un fond sablonneux.

Quand je retournai à bord, le pardessus me fut bien rendu mais, hélas! toutes mes économies avaient disparu... Je m'en console un peu en espérant que mes braves chrétiens ne me refuseront pas un poisson ou une petite galette de vieille farine cuite sur la pierre, en attendant que des âmes charitables prennent en pitié ma détresse: je n'ai plus un sou devant moi.

* * *

La perte de mon argent ne m'empêcha pas de continuer mes tournées, mais cette fois, plus démocratiquement, et pour cause... Je gagnai l'île Hao après avoir traversé cinq bras de mer véritables. J'y allais de confiance; on m'avait assuré qu'il y avait de l'eau tout au plus jusqu'aux genoux. J'en eus jusqu'à la poitrine et mon sac de voyage lui-même n'échappa pas au bain forcé.

Mais la joie de mes chrétiens en voyant leur *pérépitero* me fit bien vite oublier mes infortunes et mes huit heures

de marche par terre et par eau. Pauvres gens! Il y a plus d'un an qu'ils n'ont pas vu de prêtre !

Et maintenant j'attends une occasion favorable pour aller dans l'est où l'on ne voit le missionnaire qu'une fois l'an et pendant un ou deux jours seulement.

Voilà une petite idée de la vie aux îles de l'Archipel dangereux. Champ vaste, ouvert au zèle et à l'esprit de sacrifice. Dans chaque île, il semble que l'on entend résonner à son oreille la parole du divin Maître: " La moisson est grande et les ouvriers peu nombreux ". Pour contrecarrer l'oeuvre de deux missionnaires catholiques, on n'y compte pas moins de quinze ministres européens, sectateurs de Mormon.*.

F

Lettre



il n'av
moins,
seule po
Dieu.
rent un
de l'éco
étaient
Eglise
qu'il n'
s'y perd
Mal l
messieur
peau d'l
fureur
facile av

VICARIAT APOSTOLIQUE DE ZANZIBAR

FLEURS D'AFRIQUE

Lettre du R. P. BLAIS, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Nairobi

I

 KELO pouvait avoir une vingtaine d'années. Depuis six mois à peine, il suivait les cours du catéchiste; il n'avait pas encore appris grand'chose, il savait du moins, et il le croyait fermement, que l'Eglise catholique seule possède la vérité, que seule elle est l'Eglise établie par Dieu. Aussi, quand les envoyés de son chef indigène vinrent un beau jour lui demander pourquoi il avait détourné de l'école protestante quelques-uns de ses frères qui s'y étaient fourvoyés, Okelo leur dit sans ambages que leur Eglise protestante n'est qu'une Eglise de mensonge et qu'il n'admettrait jamais que quelqu'un de chez lui allât s'y perdre.

Mal lui en prit: mis en fureur par cette réplique, ces messieurs administrèrent une volée de *kiboko* (lanière de peau d'hippopotame), à notre vaillant catéchumène. Leur fureur assouvie, ils crurent que la victoire serait alors facile avec un homme ainsi roué de coups, ils recommencè-

rent donc leurs récriminations, ils allèrent jusqu'à lui notifier que lui-même devait laisser l'école catholique pour suivre l'école anglaise (lisez protestante) ; et ils lui donnèrent un livre de la secte.

Okelo vit bien qu'il n'avait rien à gagner en discutant, il se contenta, sans souci des représailles qui pourraient en résulter, de leur opposer un refus formel et catégorique :

“ — Je n'irai jamais chez les protestants et mes frères n'y retourneront plus. Avez-vous compris ? Votre livre, voilà le cas que j'en fais... ”

Et, joignant le geste à la parole, il jetait loin de lui le volume qu'on lui avait remis.

Les disciples de la réforme comprirent qu'ils s'étaient attaqués à plus fort qu'eux, que rien ne pourrait vaincre l'énergie du vaillant jeune homme, ils ramassèrent leur livre et se retirèrent penauds, laissant Okelo meurtri, mais vainqueur quand même.

Je ne voudrais pas dire qu'Okelo fût un martyr, cependant son héroïsme en face des injures et des menaces, son endurance sous les coups montrent qu'il est de la race de ceux qui, à l'occasion, deviennent des martyrs de leur foi.

II

Depuis dix longs jours déjà, la variole le clouait sur son misérable grabat, la fièvre le dévorait, tout son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Sa figure était horrible à voir ! c'est à peine si l'on pouvait distinguer une ouverture qui avait été la bouche ; les paupières, couvertes de larges pus-

tules
le n
telle
tant
auqu
bien

“
“

de n
“

“
“

Et
“

“
“

“
“

“
“

et le

Et

dre,
“

toi ; I

Je

et le

progi

tules en suppuration, ne laissaient plus apercevoir les yeux ; le nez, les oreilles, elles-mêmes avaient presque disparu, tellement cette face était enflée et sanguinolente. Et pourtant Atho ne se plaignait point, il ne pensait qu'au ciel auquel il aspirait de toutes les forces de son âme, étant bien persuadé qu'il ne pouvait guérir.

“ — Tu souffres ? lui dis-je un jour.

“ — Oh oui ! Père, je souffre beaucoup, c'est l'expiation de mes péchés.

“ — Prends un peu de bouillon, pour avoir des forces.

“ — Non, Père, je ne puis pas.

“ — Fais un effort, il faut absolument que tu manges. ”

Et Atho, surmontant ses affreuses douleurs, obéit.

“ — Atho, veux-tu encore quelque chose ?

“ — Oui ! donne moi le baptême.

“ — Pourquoi ?

“ — Je veux aller au ciel.

“ — Mais tu n'es pas si malade, tu peux encore guérir.

“ — Oh ! Père ! me laisseras-tu mourir avec mes fautes et le péché originel ? ”

Et la misérable tête qui était soulevée pour me répondre, retomba lourdement sur le grabat.

“ — Au revoir, mon ami, je vais prier le bon Dieu pour toi ; prie-le de ton côté. Il est assez puissant pour te guérir. ”

* * *

Je revins le lendemain pour lui donner quelques remèdes et le faire manger. Hélas ! la maladie faisait toujours des progrès, le cher ami devenait de plus en plus faible, sa voix

était à peine perceptible, il ne pouvait rien prendre. Je crus bon de le préparer au baptême qu'il désirait si ardemment.

“ — Atho, tu es bien malade aujourd'hui.

“ — Oui, Père, tu vois bien que je vais mourir.

“ — Je le crois.

“ — Et tu ne me baptiseras pas ?

“ — Oh si ! mais pas encore aujourd'hui, ce sera pour demain.

“ — Et si j'allais mourir cette nuit ? Baptise-moi, je veux aller au ciel.

“ — Non, ne crains pas, tu ne mourras pas aujourd'hui, Je vais t'enseigner un peu de catéchisme, et demain, je te le promets, je te baptiserai. ”

Et, pendant un petit quart d'heure, il était si faible que je n'aurais pas osé maintenir son attention plus longtemps, je lui rappelai les grandes vérités de la religion, je l'excitai au repentir de ses péchés, et je le laissai heureux car mes dernières paroles avaient été : demain, je te baptiserai.

* * *

Le lendemain !... je craignais bien que ce fût le dernier jour de mon bon catéchumène. Je me munis donc de tout ce qui est nécessaire pour l'administration du saint baptême, et je vins lui faire ma visite plus tôt que d'ordinaire. Il m'attendait avec impatience, car lui-même se rendait fort bien compte de son état.

“ — Eh bien, Atho, es-tu prêt à être baptisé ?

“ —
“ —
“ —
Je
besoin
désir,
citer z
leurs ;
surtou
nir de
pauvre
Ava
dai de
l'oraie
dige ! c
mes qu
prières
Je pi
je lui e
tisé ? ré
dit d'un
Le le
sanctifi
La race
protecte

“ — Oui, Père.

“ — As-tu bien prié depuis hier ?

“ — Oui, beaucoup. ”

Je lui fis alors une courte instruction : point n'était besoin de l'exhorter à aimer le bon Dieu, il n'avait qu'un désir, celui d'aller bientôt jouir de sa divine présence ; l'ex-citer au repentir ?... il offrait toutes ses terribles dou-leurs pour la rémission de ses fautes. Je l'invitai donc surtout à unir ses souffrances à celles de Jésus, pour obte-nir de la divine miséricorde la conversion de ses frères, les pauvres païens de l'Afrique.

Avant de commencer les prières liturgiques, je lui deman-dai de réciter de coeur avec moi le symbole des apôtres, l'oraison dominicale et la salutation angélique. Oh ! pro-dige ! ce malade qui, ces derniers jours, n'avait répondu à mes questions que par monosyllabes se mit à réciter ces trois prières d'une voix assez intelligible.

Je procédai alors aux cérémonies du baptême, et lorsque je lui eus fait l'interrogation du Rituel : veux-tu être bap-tisé ? réunissant tout ce qui lui restait de force, il me répon-dit d'une voix claire : “ *Nataka sava*, je le veux beaucoup. ”

Le lendemain, André Atho rendait à Dieu sa belle âme, sanctifiée par les eaux baptismales, et par la souffrance. La race noire avait au ciel, j'en ai la ferme confiance, un protecteur de plus.

ILE DE CEYLAN

Idolâtrie et Superstitions

Lettre du R. P. BURY, jésuite, missionnaire
à Kalmunai (diocèse de Trincomalie)

MES lettres ne sont pas sensationnelles. Point de luttes avec l'éléphant sauvage, bien que l'espèce abonde dans les forêts de mon district; point de rencontre de panthères ou de léopards, bien qu'ils se cachent dans les limites de ma paroisse. Les crocodiles foisonnent dans nos lagunes; à la saison des pluies, ils viennent même montrer leurs formes peu gracieuses le long de la haie de notre enclos converti en presqu'île; mais jusqu'ici nous n'avons cessé de vivre avec eux en bonne intelligence tout en évitant une trop grande familiarité dans nos rapports quotidiens. Les chacals nous viennent chaque nuit donner quelques morceaux de leur répertoire peu varié. Les chats sauvages connaissent mon poulailler où ils viennent de temps à autre commettre leurs déprédations. L'un d'eux, se trompant de porte, est venu l'autre jour faire le sabbat dans notre sacristie, la veille d'un dimanche où je devais biner et prêcher aux deux messes. C'était un érudit qui connaissait notre calendrier; mais, *scientia inflat*... et il paya de sa vie son désir de vouloir étaler trop de savoir. Il

paraît
trouvé
ma pr
Nos
les ré
A c
Notre-
de poi
s'arme
fauves
Indes,
paire
en bar
notre
sage d
sionna
de Not
nale et
l'hérés
pour l
routes
bicycle
choisis
contre
plutôt
fice et
de l'ar
au trav
vous of

paraît que ce jour-là mes morceaux d'éloquence furent trouvés plutôt faibles. Nos chrétiens ignorent encore que ma préparation avait eu à souffrir de ce combat singulier.

Nos jeunes lecteurs vont probablement goûter assez peu les récits d'un missionnaire sans aventures.

A ces enthousiastes, je voudrais donner un paternel avis. Notre-Seigneur, en confiant à ses apôtres la grande mission de porter l'Évangile aux nations ne leur a pas enjoint de s'armer de sabres et de coutelas pour tailler en pièces les fauves qui leur barreraient la route. Et le grand apôtre des Indes, saint François-Xavier, n'avait pas, que je sache, une paire de pistolets pendus à sa ceinture ou un mousqueton en bandoulière, et je n'ai jamais vu d'image qui représente notre modèle à l'affût derrière un fourré, attendant le passage d'un tigre ou d'une pièce de gibier. Le fusil du missionnaire, le vrai, celui qui fait bonne chasse, c'est la croix de Notre-Seigneur, la seule arme que redoute la bête infernale et qui assure le succès à l'apôtre dans ses luttes contre l'hérésie et le paganisme. A ceux qui désirent les missions pour les courses dans la jungle, les chevauchées sur les routes ensoleillées ou les excursions en char à boeufs ou à bicyclette et qui feuilletent les catalogues de Saint-Etienne, choisissant les meilleurs fusils et revolvers pour s'en servir contre les bêtes féroces, je dirais volontiers de s'armer bien plutôt de la prière et de se préparer par l'esprit de sacrifice et la pratique de l'amour du bon Maître aux difficultés de l'apostolat. En résumé, jeunes et intrépides aspirants au travail des missions en pays lointain, je me permets de vous offrir mon catalogue d'armes à emporter avec vous à

bord du vaisseau : la croix sur votre poitrine, mais surtout dans votre coeur, comme la meilleure des carabines, l'habitude de la prière, l'amour de l'oraison, la pratique des oraisons jaculatoires, pour vous servir de sabre dans la lutte contre le naturel " qui revient au galop ". Mais surtout mettez, entassez dans votre cartouchière toutes les provisions de sainte joie que votre nature, aidée de la grâce, vous donnera l'occasion de vous procurer. En changeant un peu le texte de saint François de Sales, je dirais volontiers : " Un missionnaire triste fait un triste missionnaire ". Il est bien vrai que le divin Maître dans l'énumération des Béatitudes, a prononcé la sentence : *Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur*, mais cet oracle ne s'adresse nullement aux... pleurnicheurs, à ceux qui croient voir toujours des montagnes devant eux ou des animaux malfaisants à leur poursuite : *leo in via !*

Mais combien cette conférence spirituelle échappée à ma plume de mentor non autorisé nous mène loin de Kalmunai-le-Petit ! Revenons à nos moutons, comme dit le narrateur, qui a la triste manie des digressions et n'arrive point à s'en corriger.

* * *

Il me prend l'envie aujourd'hui d'emmener nos lecteurs — surtout ceux qui s'apprêtent à venir relever la vieille garde dans ces postes où nous avons longtemps soutenu le bon combat sans arriver à une victoire définitive — à quelques places voisines de Kalmunai et réputées célèbres chez les dévots de l'Hindouisme. Le diable tient boutique par ici

et ce
ché e
A
Kanc
attir
la G
sept
sacré
de ce
trice,
va d'
la bai
Ma
qu'il
et le j
niver
l'inun
de l'i
séjour
selon
de ce
laver
A l
tôt les
que le
tasse
transg
était t
Et

et ce qui est triste à dire et pénible à constater, son marché est très suivi.

A Mandoor (5 milles de Kalmunai vers le nord-ouest), Kanda Swâmy a son temple, ses sacrificateurs, ses fêtes qui attirent chaque année des milliers de pèlerins. Le clou de la Grande Festivité qui se célèbre là, à la pleine lune de septembre, c'est le bain des pèlerins dans l'étang réputé sacré qui se trouve devant la pagode. Pour donner à l'eau de cette mare boueuse une plus grande propriété purificatrice, le prêtre, précédé des joueurs de flûte et des tambours va d'abord y plonger l'idole et la laver; c'est le signal de la baignade générale.

Mais il y a des rubriques à observer; la règle ne dit pas qu'il faille disparaître sous l'eau, de façon que l'ablution et le pardon des péchés de l'année soient aussi rapides qu'universels. Il suffit de se tenir jusqu'à mi-jambes dans l'immense crapaudière, et, le visage tourné vers la demeure de l'idole, de se laver la poitrine siège des affections, la tête séjour des pensées, et, pour les péchés intérieurs, de boire, selon les attrait de la dévotion, ce, qu'on peut ingurgiter de cette eau où un homme qui se respecte refuserait de se laver les pieds.

A la dernière fête, il y eut un cas de mort subite. Aussitôt les *poussâris* (prêtres des idoles) de faire courir le bruit que le défunt, bien qu'il eût pris son bain, avait négligé la tasse finale; d'où colère du dieu Kanda et châtement du transgresseur. Pour moi, je persiste à croire que la tasse était trop pleine et son contenu contaminé à l'excès.

Et voyez comment on vient en pèlerinage en ce lieu re-

nommé dans toute l'île. On sait par expérience que le diable qui s'y fait rendre des hommages n'est pas tendre pour ses serviteurs et que dans ses accès d'humeur satanique il pourrait infliger des châtimens même à ses meilleurs amis. C'est cette raison de crainte servile qui pousse un grand nombre de pèlerins à se rendre à Mandoor avec les insignes de la pénitence la plus révoltante... les crocs de fer passés dans le gras du dos, des aiguilles qui traversent les deux joues, des anneaux aux lèvres, sans parler du jeûne complet les 3, 4, 5, et 6 jours qui précèdent la visite à la célèbre pagode. Je puis voir et entendre de la véranda de mon presbytère les groupes nombreux de ces pauvres individus sur lesquels on fait peser les péchés du village, les fautes de la famille, c'est le bouc émissaire qui doit expier pour les coupables et ramener avec une bénédiction de Kanda Swâmy, la santé, la fortune, le bonheur dans le hameau, la caste ou la parenté. Leur a-t-on donné pour les soutenir dans le voyage une drogue enivrante? je ne sais, mais ils me font toujours penser à une troupe d'énergumènes, au paroxysme de la possession diabolique.

* * *

Après l'eau, le feu. Après le bain purificateur, le brasier expiateur. Satan n'a qu'un but : amuser son troupeau de badauds, faire parler de lui, se faire rendre des honneurs et empêcher le règne de Jésus-Christ de s'étendre, c'est toujours le *quo non ascendam?* de l'orgueilleux Lucifer.

Un m
serait a
heureux
faillit s
par le i
dou. C
que cett

Elle a
Drôpad
cinq frè
mitié d'
gratis.
marchas
s'étant :
frères e
brûler.
cet acte

La Vi
chaque
trer aux
la déess
de large
des tron
entreten
les ador
la pagoc

Un mois après le *tirounal* ou fête de Mandoor, quand on serait autorisé à croire que toutes les iniquités de nos malheureux païens ont été bel et bien lavées dans l'étang, qui faillit s'en reculer épouvanté... la cérémonie du sacrifice par le feu est soulignée d'un gros trait au calendrier hindou. C'est à Pandiruppou, village attenant à Kalmunai, que cette religieuse farce a lieu.

Elle a une origine toute... céleste! Oyez plutôt: la déesse Drôpadei ou Draoupadi comptait parmi ses admirateurs les cinq frères fils de Pândou qui imploraient ses faveurs. L'amitié d'une habitante de l'Olympe indien ne s'accorde pas gratis. La vierge Drôpadei exigea de ses serviteurs qu'ils marchassent sur le feu. S'armant de courage et sans doute s'étant frotté pieds et jambes de drogues connues, les cinq frères coururent la chance et réussirent à ne point trop se brûler. On les a inscrits au catalogue des demi-dieux pour cet acte héroïque.

* * *

La Vierge (!) Drôpadei a un temple à Pandiruppou, où chaque année un certain nombre de compères viennent montrer aux foules ébahies ce que peut la foi dans les mérites de la déesse. Sur un espace de 5 à 6 mètres de long sur trois de large, on jette des feuilles sèches de cocotier, des fagots, des troncs d'arbre auxquels on met le feu. Ce brasier est entretenu durant deux ou trois jours. Pendant ce temps, les adorateurs de Drôpadei sont en prières, et jeûnent dans la pagode, sous la garde du prêtre en charge. Que se passe-

t-il alors durant la veillée des armes ? Quel onguent secret est appliqué, selon la formule du vieux *poussâri*, sur les pieds et jambes des intrépides Ignés ? Je n'ai jamais pu le savoir. Le fait est que le jour de la pleine lune d'octobre, vers 4 heures de l'après-midi, devant cinq à six mille personnes accourues de tout le district et même de la province, nos pénitents, après un bain sommaire sur le rivage de la mer qui n'est qu'à quelques centaines de mètres, viennent au brasier qu'ils enjambent assez prestement et s'en retournent au temple pour remercier leur protectrice de n'avoir point permis qu'ils eussent les jambes trop roussies.

Cette année, le Padre protestant et un autre Européen voulurent constater le prodige. Leurs opinions sont variées pour l'explication du fait. Tous d'eux s'accordent à dire pourtant que la foi peut opérer des miracles... sauf bien entendu quand les faits merveilleux se produisent chez les catholiques dont les pratiques respirent l'idolâtrie et la superstition ! Ceci est signé, n'est-ce pas ?

A noter que ces valeureux disciples de la déesse seront, au moins pour l'année courante, considérés comme de saints personnages. Leurs péchés passés... il n'en est plus question, le feu les ayant purifiés de toutes leurs anciennes fredaines ; quant aux fautes à venir... on doit tout pardonner à des gens qui ont amusé cinq-mille spectateurs à si bon marché.

* * *

A vingt et un milles vers le sud, nous avons encore un temple célèbre qui attire en juillet les dévots et les curieux.

Il a nom 7
du village
tent, comm
temple qu
mer, a fait
l'idole de
ges, poumo
mémorer c
pensé qu'u
qui n'a pl
templer la
tirtam (be

An débu
par mon r
cérémonie.
spectacle
quitter la
lieu de réc
l'endroit.

face de ce

Depuis l
jette un e
surer que
plongeons
que Drôpa

Voudrie
petite cha

Il a nom *Tiruccovil* (tirou-sainte ; kovil-église), d'où le nom du village où ce temple est bâti. Les enfants vous répètent, comme l'ayant entendu raconter de leur aïeule, que ce temple qui, durant de longues années, tournait le dos à la mer, a fait une belle nuit volte-face et permet maintenant à l'idole de contempler l'océan et d'engouffrer dans ses larges poumons la brise de mer si bonne à la santé. Pour commémorer ce miracle étonnant, les autorités du temple ont pensé qu'un bain sacré dans la mer, sous les yeux de l'idole, qui n'a plus maintenant à craindre les torticolis pour contempler la scène, ferait très bien dans le tableau. De là, le *tirtam* (baignade) à Tiruccovil.

Au début de mon séjour à Kalmunai, ayant été appelé par mon ministère à ce dit village, j'ai pu assister à cette cérémonie. Quelle cohue, je vous assure ! Quels cris et quel spectacle écoeurant. A un moment, je crus même bon de quitter la vérandah de l'auberge où j'avais installé mon lieu de réception et de ministère auprès des catholiques de l'endroit. Un prêtre catholique n'était pas à sa place en face de cette représentation trop réaliste.

Depuis lors, avant de partir en expédition apostolique, je jette un coup d'œil sur l'almanach hindou, afin de m'assurer que je n'aurai pas à contempler sur mon chemin les plongeons d'une foule pénitente, ou la marche sur le brasier que Drôpadei couvre de son manteau protecteur.

* * *

Voudriez-vous, chers lecteurs, me permettre de bâtir une petite chapelle à Tiruccovil ? Il y a là une vingtaine de

catholiques que la poussée païenne expose à bien des tentations. Je vous promets de n'y point instituer un bain sacré; mais je vous demande humblement de m'aider par vos ferventes prières à faire couler abondamment sur les fronts des malheureuses victimes de Satan l'eau régénératrice du saint baptême et à fortifier dans les pratiques chrétiennes mes faibles brebis que l'appât du merveilleux ébranle dans leurs convictions.

P. S. — Une petite chapelle en briques sèches, avec toit en feuilles de cocotiers coûtera à peu près 200 rupees (500 frs). Si vous désirez la brique cuite, ne craignez point d'y mettre le double. Si vous exigiez le granit, je m'écrierais: les imprudents qui courent tête baissée à la banqueroute !

L.

Sair

L E

boulever
et de pil
voir et é
pendant
faisait e
damnée

*Jehan
pernicieu
se, blasp
la foy de
invocatre*

Son co
mêmes fu
Près de
de Saint-
solennelle
de la fou
plus de 10

LES FÊTES DE ROME

Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous !

LE 30 mai 1431, à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, une enfant de 19 ans qui venait de sauver la France bouleversée et ruinée par cent ans de guerres, de divisions et de pillages, montait sur un bûcher préparé pour la recevoir et était attachée à un poteau avec une chaîne de fer, pendant que le bourreau y mettait le feu. Une inscription faisait connaître à la foule terrifiée, la qualité de la condamnée :

Jehanne, qui s'est faite nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, présomptueuse, malcréante de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, idolâtre, cruelle, dissolue, invocatresse des diables, apostate, schismatique, hérétique.

Son corps fut réduit en cendres, et ces cendres elles-mêmes furent jetées à la Seine.

Près de cinq siècles ont passé. A Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, décorée comme aux jours des fêtes les plus solennelles, le Souverain Pontife s'avance porté au-dessus de la foule, attendu par le Collège entier des cardinaux, plus de 100 archevêques, évêques et prélats divers, les repré-

sentants de tous les gouvernements chrétiens, un peuple immense de prêtres, de religieux et de fidèles ; et l'image de la suppliciée de Rouen, apparaît triomphante, dans la splendeur des saints !

Quel retour des choses !

Après avoir été trahie, abandonnée, livrée au feu, puis réhabilitée par le pape Calixte III, au jugement duquel elle en avait appelé, la mémoire de Jeanne était peu à peu tombée dans l'oubli — sauf à Orléans — quand, après ses malheurs de 1870, la France se souvint.

Alors, le procès de réhabilitation est remis au jour, la vie et la mort de la prodigieuse enfant de Domrémy excitent un intérêt de plus en plus grand, aux Français s'unissent les Anglais dans le regret du “ vieux crime impardonna-ble ”, les évêques d'Orléans prennent résolument la cause en mains, et voici qu'enfin, par dessus 500 ans d'ignorances, d'ingratitude et d'injures, la voix de Benoît XV fait magnifiquement écho à celle de Pie X, de Léon XIII, de Pie IX et de Calixte III :

“ Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous ! ”

* * *

Si tardive, qu'elle apparaisse, cette glorification vient cependant à son heure.

Au lendemain d'une guerre où la France aurait pu sombrer et d'où elle sort victorieuse, mais profondément affaiblie par le sang qu'elle a versé et les forces qu'elle a dépensées, saccagée dans une partie de son territoire, ruinée presque, inquiète, désorientée et divisée, il lui faut un centre

de ralliement, naturel, et de Jear

Sans le nom-ques, de français

Ecou

En l plus de bientôt

cord av “ le pa sur la ruine de

Or, ei Allema

allait ge religieux détacher

doute qu et gouve leur déf

lui a ga s'étend

gal... La Pr tophe Ce tier abor

de ralliement et d'union, une promesse de secours surnaturel, une espérance : et comme au XV^e siècle, l'étendard de Jeanne nous est montré...

Sans doute. Mais, dira-t-on, quel intérêt spécial rattache le nom de la " Pucelle d'Orléans " aux missions catholiques, dont cette revue est l'organe pour les pays de langue française ?

Ecoutez :

En 1431, la France et l'Angleterre sont en guerre depuis plus de cent ans ; mais il semble que les hostilités vont bientôt prendre fin, car la reine Isabeau de Bavière, d'accord avec nos ennemis d'alors, a fait signer à Charles VI, " le pauvre roy fol ", un traité qui fait passer la couronne sur la tête du roi d'Angleterre Henri V et consacre la ruine de sa propre maison.

Or, cinquante ans plus tard (1485), Luther naissait en Allemagne, Calvin le suivait de près en France, Henri VIII allait gouverner l'Angleterre : ainsi, la grande révolution religieuse du protestantisme était à l'horizon, qui allait détacher de l'Eglise catholique une partie de l'Europe. Nul doute que la France, prise entre l'Allemagne et l'Angleterre et gouvernée par les mêmes princes, ne les eût suivies dans leur défection. En lui rendant sa liberté, Jeanne d'Arc lui a gardé sa foi, empêchant en même temps l'hérésie de s'étendre, par un contact fatal, à l'Espagne et au Portugal...

La Providence veillait. Quelques années plus tard, Christophe Colomb découvrait un nouveau monde, Jacques Cartier abordait au Canada, et les navigateurs portugais dou-

blaient le cap de Bonne-Espérance : des perspectives illimitées s'ouvraient à la propagation de l'Évangile !

Mais que serait-il advenu si, instrument d'une action visiblement providentielle, Jeanne d'Arc n'avait " bouté dehors " l'adversaire de la patrie française, de celui qui, sitôt après, devait se faire l'adversaire de la foi catholique ?

Cependant, ce que Jeanne voulait, c'était non seulement la libération de la France, mais son union avec l'Angleterre pour le plus grand bien de la chrétienté. Elle l'écrivit un jour.

Ah ! si ce beau rêve devait être prophétique et si nous approchions de sa réalisation ! Si le monde entier enfin connu dans toutes ses parties, allait s'ouvrir à l'action de tous les ouvriers évangéliques, réconciliés, eux aussi, dans la même foi et le même labeur ! Si les temps étaient proches où le même troupeau doit suivre le même Pasteur !

Mais sachons nous contenter des réalités présentes. La trace honteuse de notre péché, sur la place du Vieux-Marché de Rouen, est effacée. Français et Anglais, réconciliés, acclament Jeanne d'Arc dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Et notre chère petite Soeur lorraine, si simple, si franche et si pure, si bonne chrétienne et si bonne française, est aujourd'hui triomphante.

Du Ciel, où son âme s'envola comme une colombe, elle continuera, plus encore que par le passé, à " besogner " pour la France et pour la chrétienté.

Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous !

† ALEXANDRE LE ROY,
évêque titul. d'Alinda.

Saint

Au n
de jeun
le souve
de la V.
1864.

Je m
revois la
la foule
jestueus
side illu
teur saci
leuses ec
" L'hom
l'humair
Je rev
la demet
quelle M
" 20 juin 1
demi se q
parables
munion,
à coup u
elle et lu
d'une inf

II

Sainte Marguerite-Marie, priez pour nous !

Au nombre de mes meilleures et plus chères impressions de jeunesse je garde dans un recoin sacré de ma mémoire le souvenir des fêtes célébrées à Paray même en l'honneur de la Vierge de Paray, à l'occasion de sa Béatification en 1864.

Je me rappelle tous les détails de ces solennités. Je revois la sévère beauté de la basilique où elles se déroulèrent la foule empressée des fidèles, le choeur rempli d'une majestueuse affluence de princes de l'Eglise, l'autel et l'abside illuminés, la chaire du haut de laquelle le grand orateur sacré de l'époque, le Père Félix, développa de merveilleuses considérations dogmatiques se résumant en un mot : " L'homme cherche l'humain dans le divin et le divin dans l'humain ! " ...

Je revois surtout la délicieuse chapelle des Visitandines, la demeure mystique et illustre à jamais à la porte de laquelle Marguerite-Marie, âgée de 24 ans, venait frapper, le 20 juin 1671, et était immédiatement admise. Deux ans et demi se passent, deux ans de céleste préparation à d'incomparables faveurs. Le 27 décembre 1673, une veille de communion, comme elle priait avec une angélique ferveur, tout à coup une vision se présente à ses yeux : Jésus est devant elle et lui montre son coeur " plus éclatant que le soleil et d'une infinie grandeur ". Désormais, la surnaturelle appa-

rition ne quitte presque plus ses regards; elle vit dans cette lumière. Pendant douze années, en d'ineffables communications, Notre-Seigneur lui révèle ses divines tendresses pour les hommes.

Un jour enfin, en 1685, il l'investit de la mission particulière à laquelle il l'a destinée. Elle sera l'*ange* (c'est-à-dire l'envoyée) du Sacré-Coeur pour propager son culte et lui faire dédier une fête spéciale dans l'Eglise.

“ — Mais, mon Dieu ! demande avec effroi l'humble religieuse, à qui vous adressez-vous ?

“ — Je t'ai choisie, toi si faible, répond le Maître, afin qu'on voie bien que tout vient de moi. ”

Quelques jours plus tard, Marguerite-Marie s'agenouille au milieu des sept jeunes novices dont elle est la maîtresse, devant une image du Sacré-Coeur tracée par elle à la plume, avec ses rayons d'amour, sa couronne d'épines et sa croix, tel enfin qu'il avait si souvent ravi ses yeux. Ce fut la première fête du divin Coeur.

Cinq ans après, le 17 octobre 1690, à sept heures du soir, elle expirait doucement en prononçant le nom de Jésus, à l'âge de 43 ans, après 19 ans de profession.

Or, “ pendant que, consumée par les ardeurs séraphiques, elle s'en allait jouir des suaves embrassements du divin Maître ”, une beauté surnaturelle se répandait sur son visage; ses traits si délicats et si purs prenaient une expression céleste. On descendit dans le chœur et on coucha sur un lit de fleurs sa dépouille virginale et deux jours s'écoulèrent à lui faire toucher des chapelets, des médailles, des crucifix.

Sa t
par un
impatie
174 ans

Cinq
avant q
dre l'E
aimée c
faveur
été don
splendo

Comm
tion ? l
divin le
Saint-Pi
formée p
cache le
soie rou
les empl
cathédra
ques et l
verain P

La pai
ble du V
quelle éri
nel entre
leur rete

Sa tombe rayonna bientôt de la gloire des miracles ; mais, par une mystérieuse disposition de la Providence, le jour si impatientement désiré de sa Béatification se fit attendre 174 ans.

* * *

Cinquante-six autres années devaient encore s'écouler avant que lui fût décerné l'honneur suprême que peut rendre l'Eglise. C'est le 13 mai dernier que la disciple bien-aimée du Sacré-Coeur a été proclamée sainte, et, par une faveur dont je ne saurais assez remercier Dieu, la joie m'a été donnée d'assister aux solennités de la canonisation, *in splendoribus sanctorum*.

Comment décrire les magnificences de l'auguste fonction ? Le temple où elle s'est accomplie, c'est l'immeuble divin le plus vaste et le plus superbe qui soit au monde, Saint-Pierre de Rome. La merveilleuse basilique s'est transformée pour la circonstance. Eblouissante de mille feux, elle cache le marbre de ses piliers sous d'immenses tentures de soie rouge frangées et galonnées d'or. Quarante mille fidèles emplissent ses nefs, et son choeur, grand comme une cathédrale, a peine à contenir les 1,500 prêtres, les 500 évêques et les 40 cardinaux composant le royal cortège du Souverain Pontife.

La parole qui va se faire entendre, c'est le verbe infail-
ble du Vicaire de Jésus-Christ, *os orbi sufficiens*. Aussi, de
quelle émotion palpite l'assistance entière, au moment solen-
nel entre tous, lorsque sont dites les syllabes sacrées qui ont
leur retentissement jusque dans le ciel... lorsque, lente-

ment, sacramentellement, d'une voix admirablement nette, le pape, mitre en tête, assis sur sa chaire en qualité de docteur et de chef de l'Eglise universelle, prononce la sentence définitive qui décerne à la Vierge de Paray les honneurs du culte réservé aux saints !

Enlevées d'enthousiasme par les 40,000 voix de l'assistance, les strophes du *Te Deum* font trembler les voûtes du temple et vibrer les âmes électrisées. Tous les yeux sont mouillés de larmes, tous les coeurs sont remplis d'ivresse. Pour notre part, nous avons vécu, à ce moment-là, ce semble, les plus inoubliables minutes de notre vie entière. Nous savons ce que c'est qu'une extase; nous savons presque ce que c'est que le ciel.

* * *

O Seigneur Jésus-Christ, qui avez merveilleusement révélé les ineffables richesses de votre Coeur à sainte Marguerite-Marie, donnez-nous, par ses mérites et son imitation, de vous aimer en tout et par dessus tout et de mériter ainsi de trouver dans votre Coeur un éternel refuge. Ainsi soit-il.

VALÉRIEN GROFFIER,

*Secrétaire-général du Conseil central de Lyon
de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Fonc

L

chose
l'Egli

Les
qui ne
d'apos
naux
veillat
zèle de
chréti
rent un
s'étend
ciel in
portati
l'aider
nouvell
le tém
frères c

98^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi A LA BASILIQUE DE FOURVIÈRE

L'ŒUVRE de la Propagation de la Foi est presque centenaire ; elle ne connaît pas l'inéluctable déclin des choses humaines et semble participer à la pérennité de l'Eglise même : elle vieillit mais ne s'affaiblit pas.

Les éloges toujours renouvelés des Souverains Pontifes qui ne cessent de la mettre au premier rang des œuvres d'apostolat, la haute protection des Eminentissimes cardinaux de la Sacrée Congrégation de la Propagande, la bienveillance de Nos Seigneurs les évêques du monde entier, le zèle des prêtres et des dizainiers, la générosité du peuple chrétien instruit des immenses besoins des missions lui assurent une vitalité toujours accrue. Ses racines s'enfoncent et s'étendent dans la chrétienté entière ; sa frondaison, sous un ciel invariablement serein, n'a à subir aucune tempête ; l'exportation de ses fruits s'en va réjouir l'âme du missionnaire, l'aider à relever les ruines, lui permettre de créer des œuvres nouvelles, la reconforter dans ses tristesses en lui apportant le témoignage de l'admiration et de la sympathie de ses frères de l'arrière dans la grande armée du Christ.

La récolte du dernier exercice, la plus belle, et de beaucoup, qu'elle ait jamais engrangée (plus de 15 millions) en est la preuve évidente. Au 1er janvier 1920, ses recettes totales dépassaient 466 millions ; un bon effort encore pendant deux ans et elles atteindront, avant le centenaire, 500 millions ! — 500 millions cueillis sou par sou chaque semaine.

* * *

Comme nous l'avons annoncé, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a célébré solennellement, lundi le 3 mai, à Lyon, son quatre-vingt-dix-huitième anniversaire.

Le saint sacrifice de la messe a été offert, en présence du Conseil central et du Comité diocésain, dans la basilique de Fourvière, par un vénéré représentant de l'apostolat, Sa Grandeur Mgr Cuaz, ancien vicaire apostolique du Laos.

Le discours traditionnel a été prononcé par M. l'abbé Sirech, aumônier du lycée.

* * *

Notre devoir est de prêcher le Christ crucifié, tel fut le thème développé par l'orateur. C'est là tout le programme de la prédication de l'Apôtre des Nations, inaugurant dans le monde la propagation de la foi. Ce fut aussi celui de la sainte Eglise annonçant le consolant mystère de la Rédemption universelle et mêlant la croix à tous les détails de sa liturgie.

C
vre
Te
règn
maté
sanct
Il
foule
contr
myst
prés
yeux
les tr
où la
à tou
la troi
reuse
Ce
aimée,
saire
réalise
Juge s
qu'ils
âmes :
des ac
n'ait pu
défaill
ble de

C'est le mot d'ordre de tous les missionnaires et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Tous les fidèles qui veulent contribuer à l'extension du règne de Jésus-Christ doivent s'en inspirer : leur aumône matérielle ne suffit pas ; qu'ils donnent l'aumône de leur vie sanctifiée par la croix !

Il y a, dans les masses populaires des pays civilisés, des foules d'âmes qui ont, autant que les âmes des lointaines contrées, besoin d'être prêchées et converties ; cette croix mystérieuse, cachée dans la conscience des saints des temps présents renouvellera sur elles le miracle réalisé sous les yeux de la pieuse impératrice Hélène, à Jérusalem, lorsque les trois croix du vendredi saint, exhumées du grand trou où la synagogue sacrilège les avait enfouies, ayant été tour à tour appliquées sur les membres d'une femme agonisante, la troisième, celle du Christ, rendit à la santé la malheureuse déjà aux trois quarts dans la mort.

Ce miracle de guérison des âmes par la vertu de la croix aimée, honorée, vécue est possible ; il est nécessaire : nécessaire au point que si les chrétiens ne cherchaient pas à le réaliser, très lourdes seraient leurs responsabilités devant le Juge suprême. L'Eglise ne cesse de prévenir ses enfants qu'ils doivent se sanctifier pour, à leur tour, sauver les âmes : la vie chrétienne ne consiste pas seulement à faire des actes religieux, il faut de plus, et surtout, que la croix n'ait pas à rougir, dans le secret de nos vies, de lamentables défaillances, que sa doctrine d'austérité soit la règle inflexible de notre vertu, que le péché n'y cloue pas à nouveau le

divin Maître et qu'elle soit si solidement plantée en nos âmes baptisées que les rafales des tentations et des voluptés du monde ne la renversent pas. A l'heure actuelle la croix vient d'apparaître, en France, plantée sur les tombes de nos défenseurs, dans le cœur des veuves et des orphelins, dans nos départements dévastés, il serait criminel que les catholiques n'eussent pas la religion de la croix, le désir de l'honorer dans leur vie sanctifiée et l'ambition d'agrandir les conquêtes de la foi propagée, en sauvant les âmes que la providence aura mises sur leur chemin pour que la croix leur fût prêchée.

* * *

Toutes ces pensées furent surnaturellement et éloquemment développées au moyen d'arguments tirés de l'évangile ; et chacun des auditeurs, en s'inclinant sous la bénédiction de Jésus-Eucharistie qui clôtura la cérémonie, formula en son cœur la résolution de mieux honorer la croix et de prêcher le Christ crucifié.

Le

dire

N

en bou
gne !"
les All
croire, e

A sor
lent ; o
31 octol
centrau
d'août, p
ville, m
vention
de regag

ASIE

Le patriarcat latin de Jérusalem

RAPPORT DE M. H. PERRIN,

directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
en Palestine

I — PENDANT LA GUERRE

NOUS sommes aux premiers jours du mois d'août 1914. Soudain la terrible nouvelle se répète de bouche en bouche : " C'est la guerre entre la France et l'Allemagne ! " Les communiqués arrivent : la France est envahie, les Allemands sont sur la Marne. Nous ne pouvions y croire, et c'était cependant la terrible vérité.

A son tour, la Turquie s'agite, des bruits alarmants circulent ; on parle de guerre sainte, on parle de massacres. Le 31 octobre, le croissant entre en guerre à côté des empires centraux. Les Français qui n'ont pas été rapatriés, au mois d'août, pour défendre leur patrie sont promenés de ville en ville, *manu militari*, et finalement, sur la généreuse intervention de Notre Saint-Père le pape Benoît XV, laissés libres de regagner la France.

Au patriarcat, nous étions cinq Français ; nous partîmes les premiers. Plus tard, vint le tour des Italiens. Mgr le patriarche et Mgr Piccardo, évêque auxiliaire, malgré leur âge, malgré un état de santé assez précaire, durent partir eux aussi (19 novembre 1917).

Mgr le patriarche fut conduit à Nazareth et Mgr Piccardo à Damas. Avant son départ, Mgr Camassei avait fait entendre ces paroles à ceux qui lui signifiaient l'ordre de partir : " Je suis ici par ordre de Notre Saint-Père le pape et je ne quitterai mon diocèse que par la force. "

Le trajet de Jérusalem à Damas fut pour Mgr Piccardo la voie douloureuse, physiquement et moralement. Il était gravement atteint quand il quitta la ville sainte ; à la station de bagages, exposé au froid et à l'humidité ; on était en novembre 1917. On lui donna ensuite un wagon de marchandises pour s'abriter un peu. Mais là s'entassèrent trente personnes avec leurs colis respectifs. Il y avait, entre autres, des Arméniens schismatiques, expulsés eux aussi, qui eurent pitié du pauvre évêque catholique et lui prêtèrent un matelas. Etendu sur ce matelas, Monseigneur priait, tenant son chapelet à la main.

Enfin, après un long et pénible voyage, on arrive à Damas. Le médecin appelé en toute hâte, constate son impuissance et déclare que la fin est proche.

En effet, dans la nuit du 2 au 3 décembre, l'auguste malade rendait son âme à Dieu. Mgr Piccardo fut enterré à Damas. On lui fit des funérailles magnifiques : catholiques

et schi
et aut
défunt

Am
brèche
triarca
compte

Au p
time de
eurent

Dom
la Mer
avec ur
là et de

Dom
de Dam
fut traî
dans le
d'énorm
vons coi

Dom
ramené
dans un
livres ; i
confessei

et schismatiques, un nombreux clergé, des officiers allemands et autrichiens, tous se firent un devoir d'accompagner le défunt à sa dernière demeure.

Ame droite et ardente, Mgr Piccardo est mort sur la brèche. Il a bien mérité de notre sainte religion et du patriarcat de Jérusalem, pour lesquels il s'est dépensé sans compter depuis 1870.

• • •

Au patriarcat latin, Mgr Piccardo ne fut pas la seule victime de la guerre. Tous nos prêtres, l'un plus, l'autre moins, eurent leurs jours d'épreuve ; onze sont morts à la peine.

Dom Antoine Tannous, missionnaire de Carac, au delà de la Mer Morte contracta le typhus en consolant et soulageant, avec un dévouement héroïque, des Arméniens exilés jusque là et decimés par la maladie, la misère et la faim.

Dom Moïse Souleïman, missionnaire de Hosson (province de Damas), vit sa maison envahie, pillée sous ses yeux. Il fut traîné de prison en prison pendant 70 jours, jeté à Salt dans le cachot infect des condamnés à mort et chargé d'énormes chaînes aux pieds. Ces chaînes, nous les conservons comme souvenir de ces temps malheureux.

Dom Antoine Faragalli, missionnaire de Madaba, fut ramené à Jérusalem comme un vulgaire malfaiteur et jeté dans une prison souterraine, on lui défendit d'avoir des livres ; il ne put voir personne, pas même un prêtre pour se confesser ; il était sous la menace perpétuelle de la baston-

nade. On lui envoyait des vivres du patriarcat, et ces vivres ne lui arrivaient jamais entièrement ; il demanda des médicaments, ceux qu'on lui fit porter ne lui furent jamais remis.

De Jérusalem il fut envoyé à Eski-Chéhir, en Asie Mineure. Il y resta deux ans, jusqu'à l'armistice. C'est alors seulement qu'on le laissa libre de gagner Constantinople et l'Italie son pays natal.

II — ÉTAT DES MISSIONS

Nous nous réorganisons peu à peu, mais que de ruines ! et combien sont modiques et insuffisantes les ressources du patriarcat pour faire face aux nécessités de l'heure présente ! Hier encore Monseigneur répondait au missionnaire de Fhéis, au delà du Jourdain, qui demandait des portes et des fenêtres : " Cherchez à vous louer une chambre, une pauvre hutte de paysan, je ne puis vous accorder ce que vous demandez. Une fenêtre nous coûterait actuellement 200 francs, nos moyens ne nous permettent pas de semblables dépenses ! "

La vie chère sévit ici plus encore qu'en Europe. En disant que tout est cinq fois plus cher qu'avant la guerre, je suis encore au-dessous de la vérité. Et c'est facile à comprendre : les trois quarts des choses nécessaires à la vie nous venaient et nous viennent encore d'Europe ; les transports sont rares et très coûteux.

• • •

Qu
nos m
le dép
main-
linge,
Dans
laissé
On
confec
on a v
prover

Quel
autres,
A Bir-
la voût
belle pi
Notr
turque,
ont été
réfectoi

La m
sence pi
On ne s

Quelles pages lamentables que les rapports envoyés par nos missionnaires ! Pas une station n'a été épargnée. Après le départ forcé des prêtres, les soldats, les pillards ont fait main-basse sur tout ce qu'on pouvait emporter : literie, linge, meubles, chaises, bancs, même les portes et les fenêtres. Dans la plupart de nos églises, écoles et maisons, on n'a laissé que les quatre murs.

On a vu, pendant la guerre, des femmes vêtues de robes confectionnées avec l'étoffe des chapes volées aux églises ; on a vu des cavaliers sur des selles recouvertes de tissus provenant de nos chasubles !

* * *

Quelques Missions ont encore été plus éprouvées que les autres, par exemple Gifneh, Salt, Taillibé, Hosson, Ageloun. A Bir-zeit, l'église a été atteinte par les obus, une partie de la voûte s'est effondrée, le reste menace ruine ; l'autel en belle pierre du pays, a été brisé par les Turcs.

Notre séminaire de Beitjola fut occupé par la cavalerie turque. Les bancs, les tables ainsi que les arbres du jardin ont été brûlés comme bois de chauffage ; la chapelle et le réfectoire, situés au rez-de-chaussée ont servi d'écuries.

* * *

La mentalité du pays a été fortement modifiée par la présence prolongée des troupes et par l'occupation anglaise. On ne se contente plus de l'ancienne simplicité. Dans nos

écoles il nous faut des maîtres sachant l'anglais et ils demandent une forte rétribution. Il faut se conformer aux prescriptions hygiéniques et autres du Gouvernement. Nous devons penser au confort moderne et nous n'avons plus de bancs, ni de tables dans nos écoles !

Pauvres écoles, principal moyen de conserver et de propager la foi, on doit cependant se hâter de vous relever, car les protestants anglais et américains arrivent avec des capitaux énormes et menacent de nous faire une terrible concurrence !

Nous sommes entre les mains de la Providence ; nous espérons que des âmes généreuses, connaissant notre détresse, voudront venir en aide aux missions du pays de Jésus.

Les



Sous l
produi
gées d
ment
minist
chréti
intime,
de la c
Ce fut
qu'il ve

A ce
royale
du prin
jeunes
cinq an
enfants
fils d'ur

AFRIQUE

Les martyrs nègres de l'Ouganda

IL ÉTAIT en 1886, sept ans après l'arrivée des premiers ouvriers évangéliques sur cette terre prédestinée. Sous l'action de la grâce, la parole de Dieu commençait à produire des fruits abondants parmi des populations plongées dans le paganisme. Trompé par des calomnies habilement dirigées contre ses pages chrétiens par son premier ministre, le roi Mwanga, jusque-là favorable à la religion chrétienne, commença par livrer au bourreau son conseiller intime, Joseph Mkasa, puis deux ou trois autres chrétiens de la cour, coupables comme lui du seul crime de " prier ". Ce fut le signal de la persécution générale : le roi déclara qu'il voulait faire massacrer tous ceux qui priaient.

A cette nouvelle, le R. P. Lourdel, envoyé à la résidence royale par Mgr Livinhac, pour essayer de calmer la fureur du prince, semble n'y arriver que pour voir enchaîner les jeunes pages. On a lié ensemble ceux de dix-huit à vingt-cinq ans : Charles Lwanga, leur chef, est à leur tête : les enfants forment un autre groupe, dans lequel se trouve le fils d'un des plus grands seigneurs, le petit Kizito, qui

depuis longtemps importunait les missionnaires pour recevoir le baptême.

En passant devant le Père, les jeunes confesseurs le saluent du regard, tandis que lui-même prie la Mère des douleurs de lui venir en aide pour demeurer debout comme elle et sans faiblir devant le supplice qu'on prépare à ses chers enfants.

Tour à tour enchaînés et conduits au roi, ceux-ci marchaient à la mort avec une admirable sérénité, suppliant leurs bourreaux de hâter l'heure du supplice dans la crainte d'être épargnés et de perdre la couronne qu'ils se voyaient près de saisir.

• • •

Charles Lwanga fut appelé le premier : on le brûla lentement. Les autres furent conduits sur une colline située à une heure de la résidence royale. Les bourreaux firent de gros fagots de roseaux dans chacun desquels ils lièrent une victime. Ils n'en faisaient pas pour Siméon Sebouta, le plus jeune des pages, qui, se croyant mis au rebut, s'écria :

“ — Où est mon fagot à moi ? Tous en ont un, je veux aussi le mien ! ”

On fit mine de se rendre à ses réclamations, et on le lia comme les autres, mais on le mit à part avec Denys et Ouélaba, les plus jeunes des pages, dans l'espoir que la vue du supplice de leurs aînés ferait faiblir leur courage.

Les fagots terminés on les plaça horizontalement les uns

à côté
du b
avoir
moins
ses h
sur la
fut er
autres

Le
des jet
dans l'
Les m
seule
heure
vait p
verts d

Le p
restes
vieux
sa vie,
déliér e
dence c
héroïqu
vieux b
témoins

à côté des autres. Parmi les victimes se trouvait le fils même du bourreau, le jeune Mbagá. Son malheureux père, après avoir cherché en vain à faire apostasier son fils, voulut du moins lui épargner le supplice du feu; il donna ordre à un de ses hommes de le délier et de l'assommer, en lui assénant sur la nuque un coup de bâton. Le corps du jeune martyr fut ensuite renfermé dans les roseaux et placé avec les autres.

Le feu fut mis aux fagots, en commençant par les pieds des jeunes confesseurs, pour les faire souffrir plus longtemps, dans l'espoir qu'ils renonceraient à leur foi. Vaine attente ! Les martyrs n'ouvraient la bouche que pour réciter d'une seule voix les prières qu'ils avaient apprises. Une demi-heure après, les roseaux étaient consumés et l'on n'apercevait plus qu'une rangée de cadavres à demi brûlés et couverts de cendres.

Le petit Siméon et ses compagnons contemplaient ces restes fumants, attendant leur tour avec impatience. Le vieux Mkadjanja, le bourreau qui, pour la première fois de sa vie, voyait des enfants mépriser la mort, décida de les délier et de les faire conduire en prison. Peut-être la Providence divine, ne voulant pas ensevelir dans l'oubli la fin héroïque des vingt-huit pages de Mwanga, inspira-t-elle au vieux bourreau d'épargner ces trois enfants pour servir de témoins à leur glorieux martyre ?

• • •

Quand ce récit parvint au cardinal Lavigerie, le vénéré fondateur de la Société des Missionnaires d'Afrique, saisi d'admiration pour les nouveaux martyrs, se plut à rapprocher, dans une lettre éloquente cette page de l'histoire de l'Eglise de l'Ouganda, encore au berceau, d'une page similaire de l'ancienne Eglise d'Afrique :

“ Dans notre Afrique du Nord, s'écrie le cardinal, sur la colline où Utique s'élevait autrefois, une troupe généreuse de chrétiens a reçu, il y a près de mille six cents ans, la couronne du martyr. On la nomme “ la masse blanche ” dans notre liturgie, *massa candida*, parce que, selon la parole de saint Augustin, la chaux où ils furent ensevelis, recouvrait ces martyrs comme d'un blanc linceul. Si les honneurs des saints leur sont un jour décernés, nous pourrions comme pour répondre à travers les siècles à cette dénomination touchante, nommer ceux de l'Ouganda “ masse noire ”, car, les premiers parmi les noirs, ils ont souffert la mort pour Jésus-Christ, et c'est sous les noirs décombres de leurs bûchers qu'ils restent ensevelis. ”

COMÉ

Par M.

M

chiffre a
tionnaire
mes conf
bien peu
d'âmes :

que le bo
dante mo

En att
nuent à t
chrétiens,
chez eux

tion des i

Grâce à
firme de
au décret

TONKIN MARITIME

COMPTE RENDU DE L'EXERCICE 1918 - 1919

Par Mgr MARCOU, des Missions étrangères de Paris,
vicaire apostolique

MALGRÉ notre vif désir de voir augmenter le nombre des infidèles se convertissant à la foi, le chiffre annuel des baptêmes d'adultes reste à peu près stationnaire. Il oscille entre 400 et 600, en dehors des baptêmes conférés à l'article de la mort dans les hôpitaux. C'est bien peu pour une population païenne de deux millions d'âmes : mais avec le retour de tous nos mobilisés, espérons que le bon Dieu nous accordera la grâce d'une plus abondante moisson l'an prochain.

En attendant, missionnaires et prêtres indigènes continuent à travailler de leur mieux à la sanctification de leurs chrétiens, convaincus qu'une vie surnaturelle plus intense chez eux facilitera singulièrement le travail d'évangélisation des infidèles.

Grâce aux triduums eucharistiques dont le succès s'affirme de plus en plus, grâce à la grande diffusion donnée au décret *Sacra Tridentina Synodus* et aux autres décrets

du Saint-Siège sur la matière, la pratique de la communion fréquente continue à progresser et le total des communions dans tout le vicariat a dépassé cette année le chiffre d'un million et demi.

Les retraites qui accompagnent la visite pastorale des paroisses contribuent aussi beaucoup à augmenter la ferveur de nos chrétiens. C'est l'occasion de nombreuses conversions parmi les tièdes, les indifférents et ceux auxquels les préoccupations absorbantes de la vie matérielle ont fait un peu oublier le soin de leur âme.

* * *

Au cours de la visite d'une paroisse de montagnes particulièrement accidentées, je reçus la visite d'une pauvre femme aveugle, âgée de plus de soixante ans qui me fit le récit suivant:

“ Je suis chrétienne et fille de chrétiens, je m'appelle Marie. Il y a une cinquantaine d'années (c'était encore au temps des persécutions), il y eut une grande famine au Lac Thô; ma mère partit m'emmenant avec elle pour mendier dans des tribus éloignées où la disette se faisait moins sentir. Nous arrivâmes ainsi à Quang Am chez des païens qui nous reçurent assez bien. A cette époque il n'y avait ni missionnaire ni prêtre dans toute cette région et nous nous trouvions à plus de deux journées de marche de la chrétienté la plus rapprochée. Sur ces entrefaites ma mère mourut; elle m'avait enseigné les principales prières du chrétien; mais, elle disparue, il ne me fut plus possible de

les
tem
mèr
me

ni p

“
mes
faire
tions
je co
récôn

“ (

journ
les se
duire
des er
je vou
mon n
vertir.

A e
voir à
seigner
de trav

Tout
bré; ma
femme
mission

Je di

les réciter souvent; je les récitai cependant de temps en temps. A vingt ans, la famille qui nous avait reçues, ma mère et moi, me maria à un païen. Impossible de songer à me marier religieusement, il n'y avait dans toute la région ni prêtre ni chrétien.

“ Voilà de cela plus de quarante ans; mon mari est païen, mes enfants, tous grands, sont païens. Jusqu'ici pour faire plaisir j'ai dû prendre part à toutes leurs superstitions. Mais je n'ai jamais oublié que j'étais chrétienne, et je conservai toujours un vague espoir que je pourrais me réconcilier un jour avec mon Dieu.

“ Or voilà que j'ai appris que vous étiez à une demi-journée de chez moi; bien que je n'y voie plus clair et que les sentiers de la forêt soient bien durs, je me suis fait conduire ici, pouvez-vous m'admettre de nouveau au nombre des enfants de Dieu? Je voudrais régulariser ma situation, je voudrais revenir au bon Dieu. Toute la tribu est païenne, mon mari, mes enfants sont païens, et ne veulent pas se convertir. Je suis seule, ayez pitié de moi ! ”

A ce récit, j'étais plus ému que je ne voulais le laisser voir à cette pauvre prodigue. Je recueillis aussitôt les renseignements nécessaires, la vieille Marie prit l'engagement de travailler à la conversion de ses enfants et de leur père.

Toutes les dispenses données, le mariage allait être célébré; mais il y eut un obstacle: le mari acceptait bien que sa femme se convertît mais il ne voulait venir trouver ni le missionnaire, ni l'évêque.

Je dus donc envoyer quelqu'un pour le décider à accep-

ter au moins qu'un prêtre vint chez lui et fit l'échange du consentement prescrit pour la régularisation du mariage. Il acquiesça et la bonne vieille eut la grande joie de pouvoir se confesser et faire la sainte communion.

Des faits de ce genre ne font-ils pas toucher du doigt en quelque sorte l'action miséricordieuse de la grâce divine sur les âmes qui dans leur égarement conservent encore quelque désir de revenir à Dieu ?

* * *

Dans toutes les paroisses du vicariat, l'administration spirituelle des chrétiens s'est faite normalement. Je donnerai seulement des extraits de deux comptes rendus de missionnaires, un du Delta et l'autre de la région Châu Lào.

M. Bourlet, curé de Phât Diêm, écrit :

“ Le chiffre des baptêmes de nouveaux chrétiens n'est pas gros, 23, mais on peut dire que le bon Dieu a pour ainsi dire fait son choix et il est fort difficile de faire entrer au bercail ceux qu'il a laissés dehors.

“ La Confrérie du Saint-Sacrement s'est développée. Je m'efforce d'en faire autre chose qu'une réunion de fidèles dont le but est de se cotiser pour demander des messes. Je tâche de faire de cette confrérie une sorte de garde du corps de Jésus, dévouée corps et âme à ses intérêts. C'est ce qui est rappelé chaque premier jeudi du mois dans la petite réunion qui se tient le soir avant l'adoration nocturne, dont les membres sont l'élite de la Confrérie du Saint-

Sacra
utiles
loppe

“]

lieu
oeuvi
Maît
règne
mais

Da
et au
sionn
évanq
nés.

quelc
ébrai

son t
lier,
gieus
diffi

latio

uns

M

Muô

le ch

“

(Mu

au p

Sacrement. Dans cette réunion on traite aussi divers points utiles à régler pour le plus grand bien des âmes et le développement du règne de Jésus.

“ La consécration des familles au Sacré-Coeur, qui a eu lieu dans toute la paroisse, n'est que le complément de ces oeuvres eucharistiques. C'est Jésus installé en Seigneur et Maître au foyer où il doit régner pour toujours. Puisse ce règne divin s'étendre de plus en plus, non seulement ici mais dans l'univers entier! ”

Dans la région Châm Lâo le ministère est plus difficile et autrement fatigant qu'au Delta. En l'absence des missionnaires mobilisés en France, ceux de nos confrères qui évangélisent cette région ont été particulièrement surmenés. M. Degorge a dû quitter Yên Khuong et aller passer quelques mois à Béthanie refaire une santé fortement ébranlée. M. Rocher aussi, gravement atteint, va y aller à son tour. Nos deux confrères ne signalent rien de particulier, le travail de formation chrétienne et d'instruction religieuse de leurs néophytes continue lentement malgré les difficultés provenant de l'apathie naturelle de ces populations, de leur dissémination et de leur éloignement les uns des autres.

M. Canilhae, d'abord un peu plus favorisé, écrit de Muông Khiêt au moment où lui aussi se prépare à prendre le chemin de Béthanie :

“ Durant cet exercice, l'administration des deux districts (Muông Khiêt et Na Hâm) a été faite régulièrement, grâce au précieux concours que m'a donné mon vicaire indigène,

M. Diên. Seul, je n'aurais pu en venir à bout à cause de la fièvre qui m'oblige d'aller prendre un peu de repos à Béthanie.

“ Dans toutes les chrétientés que j'ai visitées, je n'ai eu qu'à me louer de la régularité des chrétiens à venir écouter les sermons du missionnaire et les exhortations du catéchiste, et de leur exactitude à la récitation des prières quotidiennes.

“ L'an dernier, je signalai des velléités de conversion chez les habitants de Mông Chu. De fait j'ai pu inscrire cette année quelques familles sur la liste des catéchumènes malgré l'opposition des autorités locales. Mais ce sera dur, car dans cette tribu l'hostilité des chefs ne fait que s'accroître. Pour des vétilles, des riens, le chef de canton porte plainte contre les catéchumènes devant le quan Chau; les accusés reviennent le plus souvent sans condamnation, mais ces allées et venues n'en sont pas moins coûteuses et désagréables, et certaines familles désireuses de se convertir n'ont pas osé le faire par crainte de ces petites machinations dont on n'use qu'envers les catéchumènes.

“ Cette région m'a donné cette année une vingtaine de baptêmes. Le petit hameau de Bân Bôn, en particulier, nous est définitivement acquis; j'y ai déjà fait quelques baptêmes et cela m'a dédommagé un peu des tracasseries subies au début.

“ L'épidémie qu'on a appelée grippe espagnole a fait de nombreuses victimes dans mon district. En quelques jours seulement, il y eut 48 décès.”

Un mot ma

GRAND SÉMINAIRE
Canon, les élève
six ans dans
phie et quatre

Avec les sa
bre de séminar
nous inquiète
le temps d'é
tes font for
espérons cor
bles santés d

PETITS SEMINARISTES
les enfants
deux, suivan
Grâce à la
Nhac a vu
études.

Malheure
désirer aus
de Rhuc N

Dans cet
vie de béri
d'études.
déplorer.

• • •

Un mot maintenant des diverses oeuvres de la Mission.

GRAND SÉMINAIRE. — Suivant les prescriptions du Droit Canon, les élèves du Grand Séminaire passeront désormais six ans dans cet établissement : deux ans pour la philosophie et quatre ans pour la théologie.

Avec les santés souvent assez précaires d'un certain nombre de séminaristes, un si long séjour ne laisse pas que de nous inquiéter un peu, mais en intercalant dans ces six ans le temps d'épreuve habituel au cours duquel nos séminaristes font fonction de catéchistes dans les paroisses, nous espérons concilier les prescriptions du droit avec les faibles santés de nos jeunes gens.

PETITS SÉMINAIRES. — L'Alumnat ou Probatorium, où les enfants destinés au Petit Séminaire passent un an ou deux, suivant les cas, continue à nous rendre grand service. Grâce à la sélection faite là, le Petit Séminaire de Phuc Nhac a vu augmenter sensiblement le niveau moyen des études.

Malheureusement cette année l'état sanitaire a laissé à désirer aussi bien au Probatorium qu'au Petit Séminaire de Phuc Nhac.

Dans cette dernière maison une épidémie de grippe suivie de béri-béri a fait perdre aux élèves deux ou trois mois d'études. Grâce à Dieu nous n'avons eu aucune mort à déplorer.

ÉCOLES. — Jusqu'à ces dernières années, faute de personnel et de ressources, nous n'avions guère que de simples écoles de catéchisme dans lesquelles les enfants venaient à époques fixes apprendre les prières et la lettre du catéchisme sous la direction de bons chrétiens exerçant gratuitement ces fonctions. Ces écoles englobent à peu près tous les enfants chrétiens du vicariat et nous rendent les plus précieux services pour maintenir et faire progresser la foi et les pratiques religieuses parmi nos fidèles.

Mais ces écoles tout à fait rudimentaires ne suffisent plus depuis que le Gouvernement a édifié un grand nombre de maisons somptueuses pour ce pays si pauvre où ses instituteurs donnent gratuitement l'instruction primaire à tous les enfants qui se présentent.

Si nous voulons soustraire nos enfants chrétiens aux multiples dangers de ces écoles neutres, il faut à tout prix, de notre côté, fournir à ces enfants le moyen d'acquérir la même instruction dans des écoles catholiques. Nous sommes encore dans la période des tâtonnements, des essais. Cependant sur les 45 paroisses de ce vicariat, il n'y en a plus que 12 qui n'aient pas encore d'école. Dans chacune des 33 autres, il y en a au moins une, quelquefois deux et même trois. Dans nos 60 écoles primaires le personnel enseignant n'a pas encore toute la valeur désirable, mais avec le secours de l'École normale catholique qui, suivant le désir de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, va être bientôt fondée au Tonkin, tout fait espérer que dans un avenir assez prochain nos écoles primaires ne seront inférieures, sous aucun rapport, aux écoles neutres similai-